



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

21^e ANNÉE.

N^o 10.

OCTOBRE 1878.

A NOS LECTEURS. — De bien des côtés on nous signale la séance faite par un prestidigitateur, en pleine Sorbonne, devant les instituteurs conviés à l'Exposition universelle.

Le comité de lecture de la Revue a jugé que les tours de physique amusante de M. Caseneuve n'avaient aucune valeur au point de vue de la doctrine.

Dans la réunion spirite du 6 septembre 1878, on a pensé, unanimement, qu'une réponse à des attaques vaines était complètement inutile.

Libres Pensées.

(Suite)

XI.

C'est en travaillant toujours, c'est en pensant toujours, qu'on arrive à comprendre. Le Travail est la loi évidente, la loi saine, la loi morale, la Loi sainte et divine. C'est par le travail que chacun peut à volonté développer son intelligence, s'élever dans l'échelle des Etres. Plus une âme devient intelligente et plus facilement elle s'élève à la conception de la grandeur divine. Rien n'exprime plus la Vérité que ce texte, vieux comme le monde on pourrait dire, du philosophe Hindou Narada :

« Il faut étudier pour Savoir, il faut savoir pour Comprendre, il faut comprendre pour Juger.

Beaucoup de personnes savent, peu comprennent, il y en a encore moins qui jugent.

Dieu n'est-il pas la Beauté intellectuelle? N'est-il pas l'Intelligence suprême qui, n'ayant pour rênes que sa Volonté et sa seule Pensée, conduit les mondes? Déjà, dans notre petit monde imperceptible et perdu dans l'Univers créé, nous admirons, avec l'étincelle sacrée qu'il a mise en nous, nous admirons éblouis ce Dieu-Intelligence; déjà nous dévoilons ses grands mystères; déjà nous découvrons les lois divines par lesquelles il maintient dans l'ordre la matière obéissante et soumise à sa Toute-puissance. Et voilà le résultat le plus

élevé du Travail : *Concevoir Dieu* ; car il n'est donné à aucun être humain terrestre de le comprendre. Eh ! comment donc en effet pourrions-nous comprendre Dieu quand déjà dans ce monde un homme devenant un Esprit supérieur, nous, le commun des mortels, nous ne pouvons plus le comprendre et n'avons d'autre ressource que de le traiter de visionnaire et de fou comme nous avons fait de presque tous nos grands génies, ou bien de le condamner à la torture et à la mort ainsi que nous avons fait du Christ.

Écoutons la voix divine : Travaille, dit-elle à notre âme, Souffre et ne plains pas ta peine ; la récompense est belle et de tes saints labeurs, de tes sueurs et de tes nobles veilles, va sortir la Vérité. Dieu, dans sa Justice, a fait du Bouheur le fruit du travail.

XII.

Quand, avec le regard puissant de l'Imagination s'appuyant sur les certitudes que lui fournit la science, on voit la matière cosmique, l'essence universelle, se condenser et devenir fluide, se condenser encore et devenir liquide, se condenser encore et devenir solide ; quand on la voit dans un petit coin de l'Univers sans bornes former une immense Nébuleuse dans laquelle tout n'est que Chaos et conflagration ; quand on voit dans cette nébuleuse immense un énorme amas solaire se détacher, prendre un centre qui devient lumineux, autour duquel se met à tournoyer cette matière inerte qui bientôt se divise encore en globes divers qui, chacun, choisit son axe et se met à tourner autour de lui ; quand on voit enfin chacune de ces planètes prendre une vie propre, de fournaise ardente devenir granite et marbre, se couvrir d'eaux, se faire éroder par des pluies brûlantes et continues, — Quand on voit tous ces phénomènes d'attraction mécanique, de transformations physiques et de combinaisons chimiques, se dérouler devant soi... on n'aperçoit absolument là que de la matière en mouvement, de la matière obéissant à des Lois.

En assistant ainsi à la formation des mondes, telle que la science la conçoit et l'admet aujourd'hui, notre esprit n'a fait que se familiariser avec les jeux de la matière soumise à des Forces. Toute l'hypothèse de Laplace sur la formation de notre système planétaire peut se résumer en deux points essentiels : 1° à l'origine, mouvement de rotation général donné (par Qui ?) à toute la nébuleuse solaire ; 2° condensation par le froid et attraction centrale sur toutes les molécules condensées. Cela posé, par la condensation, la vitesse de rota-

tion de la nébuleuse augmente, des anneaux de matière se forment et se détachent. Dans chacun de ces anneaux la force centrifuge et la force centripète agissant simultanément et en sens contraire donnent à toute la matière qui compose cet anneau un mouvement de rotation général et l'on voit naître enfin chaque planète tournant autour de son axe.

Ce ne sont là que des jeux de la matière. Mais un premier fait qui frappe immédiatement... c'est l'Ordre qui vient de sortir d'une masse en désordre, c'est quelque chose qui vient de naître de rien pour ainsi dire. Enfin, ainsi qu'un embryon qui va bientôt devenir un être intellectuel et moral commence à n'être qu'un point imperceptible, un atôme portant en lui sa force initiale, ses transformations successives et limitées, de même notre terre commence par n'être qu'atômes invisibles répandus dans l'Espace, par n'être rien enfin, puis devient un globule en fermentation, et la voilà dans toutes les douleurs de l'enfantement. Mais l'embryon ne vient point au monde sans une création libre et volontaire; de même ces globes planétaires ne viennent point à la vie, on le conçoit sans peine, sans une Volonté qui leur a donné leur force initiale, sans une création libre.

A ce moment de la naissance de cette Terre tout est réglé pour que la vie puisse apparaître et bientôt l'ordre le plus parfait va régner partout. La Terre tourne autour de son axe et voilà les jours et les nuits qui viennent marquer les étapes pour tout ce qui vit : le temps du Travail et celui du Repos. Elle tourne autour de son soleil et la voilà qui vient à époques fixes se baigner dans ses effluves électriques, ardentes et créatrices, et s'imprégner à chaque printemps de forces nouvelles, de nouvelle Jeunesse. Et l'on voit dès l'origine le Soleil, cet œil de Dieu, accomplissant sa mission. C'est le Soleil qui crée la vie, la vie végétative inhérente à tout être animé, mais non immanente en lui. Le Soleil aime et tout naît et fleurit sous son regard.

Supposons pour un instant que notre Terre ou tout autre Planète, puisque toutes se conduisent de la même manière, supposons que notre Terre, au lieu de tourner sur son axe, ne soit point animée ni de son mouvement de rotation autour d'un axe, ni de son mouvement de rotation autour du soleil, et soit fixe. Quels changements étonnants apparaissent immédiatement! Plus d'Ordre ni de Pensée préconçue. Plus de vie possible. Alors : d'un côté du globe, les rigueurs d'un éternel hiver, d'un froid d'une intensité telle

qu'aucun être ne pourrait venir au monde puisque cette partie de la planète ne recevrait jamais aucun rayon de soleil ; sur l'autre face au contraire, les ardeurs insoutenables d'un soleil brûlant qui ne disparaîtrait jamais du zénith.. Ne tournant plus autour d'un axe considérez-la maintenant se mouvant comme inanimée et morte autour de son Soleil. Voilà l'année qui devient le jour ; et dites ! quelle longueur il aurait ce jour interminable quand, si souvent déjà, nos petites journées sont si longues pour nos faibles forces ! Un seul jour comprendrait en même temps le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Et pour peu que cet axe autour duquel la Terre ne tourne plus ne soit pas incliné sur le plan dans lequel elle se meut voilà la Monotonie qui s'impose : la glace aux pôles éternellement cristallisée ; aux parties regardant de face l'astre incandescent la sécheresse et l'aridité ; plus de vapeurs d'eau refroidies et condensées, plus de pluies, plus de ruisseaux, plus de mer. Car toute la vie sur Terre dépend du froid et de la chaleur, tout naît de différences de température. Evidemment ce serait partout l'impossibilité de la vie (telle du moins que nous sommes accoutumés à la concevoir) ; ce serait partout la mort.

Ainsi donc, dès les premiers pas, on voit l'Ordre créé avec intention ; on sent une Intelligence qui dirige tout, et l'on aperçoit notre Terre portant devant-elle ses destinées, son Fieri.

XIII.

Ici nous devons nous arrêter un instant car nous venons de trouver sous nos pas une nouvelle preuve de l'existence de Dieu et nous serions bien coupable de ne pas la prendre au passage.

Comment une Planète isolée dans l'Espace tourne-t-elle autour de son Soleil, et pourquoi, ainsi que le font tous les corps matériels, ne tombe-t-elle pas sur lui en vertu de la Loi de la pesanteur ? C'est que cette Planète en même temps qu'elle obéit à la loi de Newton, à la grande Loi de la gravitation, est aussi soumise à une impulsion initiale : la grande Nébuleuse solaire a été lancée dans l'Espace en même temps qu'elle recevait un mouvement rotatoire général autour d'un axe. Elle est lancée dans l'Espace !

En vertu de ce que nos savants ont appelé « l'Inertie de la matière » ce Soleil et ses Planètes, animés de l'impulsion primitive, iraient éternellement en ligne droite et rencontreraient certainement, à un moment donné, l'un quelconque de ces milliards de globes qui peuplent l'infini et se meuvent eux-mêmes suivant de simples lignes

droites. Ainsi l'unique impulsion primordiale rectiligne mène au choc, à une conflagration des astres entre eux dans les champs du Ciel.

La simple attraction centrale, la Loi de la gravitation, conduit d'un autre côté tous les astres de l'Espace à se réunir en un seul bloc. C'est encore le Chaos dans le ciel.

La ligne droite rejetée, on voit que le mouvement circulaire était indispensable; et l'on voit en même temps qu'il fallait absolument l'action simultanée des deux forces, attraction centrale et impulsion initiale, pour que l'Ordre put exister dans la Création, puisque c'est des effets réunis de ces deux forces que naît (On démontre cela rigoureusement dans les cours de mécanique) la courbure immuablement régulière des chemins décrits par tous les astres.

Conclusions:

Le mouvement circulaire est la *Loi générale* de la création.

Dieu est un *Etre personnel*, une Volonté toute-puissante car, si l'on admet que l'attraction appartient à la matière, lui est immanente, il faut admettre absolument que l'impulsion initiale appartient à cette Volonté, appartient à Dieu. Il n'y a pas d'effet sans cause.

Il nous semble qu'ici *l'existence de Dieu se trouve mathématiquement démontrée*. Cette preuve inéluctable, qui vient de nous la donner? Le grand Laplace lui-même, Laplace le matérialiste, qui, lorsque Napoléon l'empereur lui demandait où il plaçait Dieu dans son système lui répondit: « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette *hypothèse*. »

O matérialistes! vous ne voyez pas plus loin que..... le bout de votre formule. Quoi! ne vous apercevez-vous donc pas que vous-mêmes, quand vous avez défini la Matière-inerte, vous avez dit: « Il y a un Dieu »? Quelles sont vos propres paroles en effet? Ecoutez:

« Nous appelons *Inertie de la matière* cette propriété qu'ont les » corps 1° de ne point pouvoir *par eux-mêmes* sortir de leur état de » repos pour se mettre en mouvement; 2° étant en mouvement de » ne pas pouvoir *par eux-mêmes* revenir à l'état de repos. » Tirons la conclusion:

Il faut une cause à tout mouvement, de plus cette cause est en dehors de la matière; donc il y a un Dieu.

Le mouvement circulaire étant la *Loi générale* de la Création c'est ce qui nous a conduit à dire qu'il n'y avait qu'un seul point fixe

dans l'Univers, centre de la sphère céleste au rayon sans mesure, point parfaitement défini où notre imagination se plait à placer Dieu.

Et qui nous affirme que cette Loi de l'attraction des Centres appartient à la matière, est immanente à elle? Nous avouons que nous ne concevons la matière que comme un instrument dans les mains de Dieu. D'ailleurs le grand Newton, si profondément religieux, a-t-il dit: « La matière qui compose le Soleil attire la matière dont est composée la Planète »? Non! Il a dit, ce qui n'est pas du tout la même chose:

» Le Soleil attire les Planètes *comme si* la matière attirait la matière en raison inverse du carré des distances et en raison directe des masses. »

(A suivre) RENÉ CAILLIÉ.

La véritable M^{me} H. P. Blavatsky.

L'un de nos amis homme de lettre et publiciste distingué, avait reçu de l'un de ses confrères de l'Amérique (Etats-Unis), une lettre concernant les Théosophes; cette lettre nous l'avons insérée, sans nous figurer qu'elle renfermait des erreurs et un récit tant soit peu fantaisiste; une lettre de M^{me} H. P. Blavatsky nous permet de rectifier ce que nous avons inséré de bonne foi, ce que nous nous empressons de faire comme un devoir et avec plaisir; notre amie nous paraissait surfaite par qui la connaît à peine, nous en avons la preuve certaine. Notre religion a été surprise.

Voici, textuellement, la lettre de M^{me} Blavatsky:

« A peine revenue d'un voyage, je trouve dans le numéro de juin dernier de la *Revue Spirite*, un article intitulé « Les Théosophes. — M^{me} Blavatsky ». Traduction à peu près fidèle d'une nouvelle publiée l'année dernière dans le *World* de New-York; cet article, répète — fort innocemment sans doute — les hallucinations de M. le Reporter Américain.

« Il existe une race de bipèdes — production à peu près récente de notre siècle à vapeur et iconoclaste par excellence, — que les Académies des Sciences ont jusqu'ici négligé de classer sous la rubrique de « *Teratologie* » ou science traitant des monstres humains. Les monstres ou *lucus naturæ* s'appellent *reporters* ici — comme partout ailleurs — avec cette différence, cependant, que celui du pays de Christophe Colomb et du général Tom-Pouce se distingue de son cousin trans-atlantique, autant que le buffle sauvage

des forêts vierges du taureau domestique. Si ce dernier se rend parfois coupable de dégâts commis sur la haie d'un voisin, le premier détruit des forêts entières sur son passage furieux ; il rue aveuglément, tue et écrase tout ce qui lui fait obstacle. Avec Messieurs les *reporters* Américains, je ne sais vraiment pourquoi les bons citoyens des Etats-Unis se donnent seulement la peine de fermer les portes ; il n'existe ni serrures assez brevetées, ni secret de famille assez sacré pour les empêcher de se faufiler partout, de fureter, se mêler de tout, et surtout de remplacer la vérité toute nue par la fiction la plus singulièrement habillée dans leurs publications quotidiennes.

« Il y a cinq ans que je suis la victime de ces chercheurs de sensations littéraires. Lorsque j'essaye de fermer ma porte au nez de l'un de ces Argus de la presse, il entre par la fenêtre. Balayé de son poste d'observation, il remplace ce qu'il *aurait pu* voir, par ce qu'il n'avait jamais vu, et ce qui n'avait jamais existé ! Aussi, ne puis-je, cependant, consentir de gaîté de cœur, à passer aux yeux de vos estimables lecteurs de la *Revue Spirite* pour une complice de ces efforts d'imagination ? Quoique en substance l'article traitant de ce, que le *reporter* et plusieurs autres personnes ont vu chez moi, un soir, soit assez exact vers la fin ; les détails qui précèdent l'apparition des deux ombres ne le sont guère.

« Et d'abord, pour commencer, je ne suis pas *comtesse* que je sache. Sans oublier qu'il serait plus que ridicule — ce serait *anti-constitutionnel* — à un citoyen ou citoyenne de la République des Etats-Unis — qui abjure lors de sa naturalisation tout titre de noblesse — de s'en arroger un, surtout lorsqu'il ne lui a jamais appartenu ; je suis trop démocrate et j'aime et je respecte assez le peuple, pour que lui ayant voué toutes mes sympathies et cela, sans distinction de race ou de couleur, j'aie m'affubler d'un titre quelconque ! J'ai toujours protesté publiquement contre cette tendance si ridicule dans une République comme la nôtre de donner à toute personne étrangère des titres plus ou moins sonores.

« Néanmoins — et quoique je ne sois pas *comtesse*, je n'ai jamais eu l'habitude d'offrir des pipes à mes visiteurs. — On peut être démocrate, veuve de tout titre et ne pas accepter cependant — surtout à mon âge — un rôle ridicule et inconvenant.

« En parlant d'âge et quoique les journaux du pays m'eussent voté respectivement et à diverses époques l'âge de 25, 60, 86, 92 et — de 103 ans, je me vois obligée d'assurer à vos lecteurs que je n'ai

pas « passé plus de trente ans dans l'Inde, » C'est justement mon âge, — quoique fort respectable tel qu'il est, — il s'oppose violemment à cette chronologie de fantaisie. Je n'ai pas plus embrassé la « foi Boudhique » soit « par conviction » ou par autre chose.

« Il est vrai que je regarde la philosophie de Gantama Boudha, comme le système le plus sublime, le plus pur et surtout le plus *logique* entre tout autre. Mais ce système défiguré pendant des siècles par l'ambition et le fanatisme des prêtres est devenu une religion vulgaire ; les formes et le culte *exoterique* ou populaire découlés de ce système ressemblent trop à celui de l'église romaine qui en a fait le plagiat servilement pour que je puisse jamais m'y convertir. Ainsi que dans tout système pur et primitif introduit par les grands réformateurs religieux du monde ancien, ses rayons ont trop divergé de leur centre commun — *les Vedas des Argas* ; et quoique entre toutes les croyances modernes l'Eglise Boudhique soit l'unique qui encourage ses membres à questionner ses dogmes et à rechercher le fin mot de tout mystère qui y est enseigné — j'aime mieux m'en tenir à la source *mère* que de me fier à un des nombreux ruisseaux qui en découlent. « Ne croyez pas à ce que je vous dis, rien que pour la raison que c'est *moi*, votre Boudha qui vous le dis — mais seulement lorsque votre raison ne s'oppose pas à la vérité de mon assertion » — a dit Gantama dans ses *Sûtras* ou aphorismes. Or, et quoique j'admire de toute mon âme la philosophie si élevée de Siddhârta, ou Sakya-Mouni, je m'incline tout autant devant la grandeur morale et la forte logique du Kapila Indou, le grand Achâryâ, qui fut cependant l'ennemi le plus acharné du Boudha. Tandis que ce dernier tenait les Vedas comme autorité suprême — les Boudhistes les ont rejetés après coup, lorsqu'il est pourtant prouvé que Gantama, dans sa réforme et protestation contre les abus des rusés Brahmans, s'est basé entièrement sur le sens *ésotérique* des grandes Ecritures primitives. Donc, si le *reporter* — auteur de l'article en question — eut dit simplement que j'appartenais à la religion qui a inspiré Boudha, au lieu de me présenter au public comme une Boudhiste tournant la *Roue de la Loi* — il n'eut dit que la vérité. On peut être Platonicien, sans être nécessairement païen ou idolâtre pour cela ; comme on peut rester chrétien sans appartenir à aucune des églises qui se battent depuis dix huit cent ans au nom de l'Homme-Dieu.

« Si nos frères d'outre-mer s'intéressent à savoir quelle est la religion, ou plutôt le système auquel nous, — les Théosophes (de

la section intérieure) — adhérons, je suis chargée par le Conseil Administratif de la « *Société Théosophique de l'Arya-Somaj des Indes* » de vous le dire, — aussitôt que vous nous l'aurez demandé. Nous n'en faisons pas un secret. Seulement — ne nous appelez plus Boudhistes, car vous commettriez une grave erreur.

« Pour en finir je vous assure que je n'ai pas dit la moitié des sottises que l'on m'attribue dans l'article en question. Je n'ai jamais assuré, par exemple, avoir fait *moi-même* l'opération délicate avec les moutons et chèvres du Thibet, pour la simple raison que je ne suis jamais allée dans les endroits montagneux et presque inaccessibles où l'on prétend que ce phénomène de léthargie forcée a lieu. Je n'ai répété que ce qui m'a été assuré, mais personnellement je crois à la possibilité de ce fait — sous certaines réserves cependant. Les possibilités du magnétisme animal sont infinies, et, je crois au Magnétisme — et vous aussi je pense. La dessus, donnons fraternellement la main à travers l'Atlantique, et — ne vous fiez pas trop dorénavant aux articles d'origine américaine. »

M. H. P. BLAVATSKI.

NOTA. Nous acceptons avec empressement, l'exposition du système que les Théosophes préconisent, et nous insérerons ce que notre correspondant voudra bien nous donner; nous aurons tout intérêt à le lire.

EFFET POSSIBLE DE LA MÉDIUMNITÉ SUR LA DIRECTION
DE L'AIGUILLE AIMANTÉE.

Expérience faite à la Haye, en juin 1878, par le Dr Slade.

Compte rendu au « Spiritualist », par Adalbert de Bourbon, lieutenant en premier dans la Garde Royale.

C'est à son retour de Russie que nous avons eu le plaisir de revoir le Dr Slade. J'avais déjà assisté à une cinquantaine de séances données par lui, qui toutes avaient été couronnées du plus plein succès, mais dans aucune n'avait encore eu lieu l'expérience que je vais décrire, et dont l'importance scientifique est assurément grande puisqu'elle montre que les Esprits peuvent agir sur la force magnétique.

Quelque temps avant, j'avais appris que le conseiller Aksakof, de Saint-Pétersbourg, avait déjà fait un essai de ce genre : deux boussoles, (les Anglais et les marins de tous pays les appellent des *Compas*) deux compas avaient été placés à petite distance l'un de l'au-

tre, et l'on avait essayé de dévier l'un, sans que l'aiguille de l'autre bougeât.

Le D^r Slade voulut bien recommencer l'épreuve avec moi. Le 9 juin 1878. A deux heures du soir, le D^r Slade, M. V. S. avocat, et moi, nous étions réunis dans une chambre à deux fenêtres, et d'autant plus éclairée que le soleil était brillant. Nous avons apporté, M. V. S. et moi, deux compas qui nous appartenaient, l'un plus grand que l'autre. Lorsque nous fûmes prêts, le D^r Slade demanda si nous pouvions obtenir la manifestation désirée. Il fut répondu, écrit sur l'ardoise, « nous allons essayer ».

Je prie maintenant d'examiner les figures I et II qui montrent les positions des observateurs et quelques autres détails.

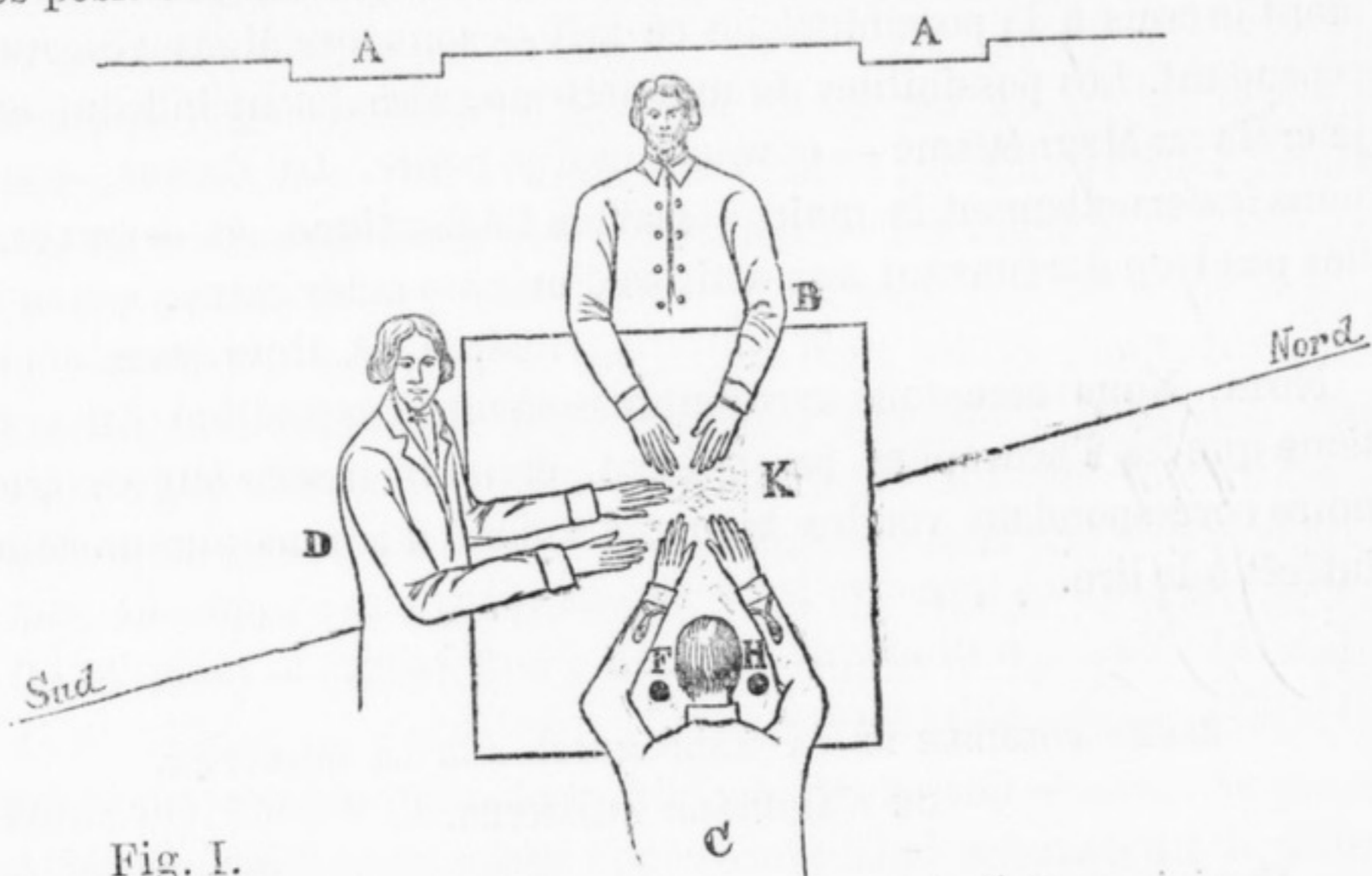


Fig. I.

- A. A. fenêtres.
- B. D^r Slade.
- D. M. V. S.
- C. Lieut de Bourbon.
- K. position des mains réunies.

- F. H. Compas.
- N. S. direction de la méridienne magnétique.
- Dimension de la table: 1^m de côté. Température plus de 24° centigr.
- Brise modéré d'Ouest.

Sur notre demande, l'aiguille du compas F. oscilla plusieurs fois, comme si quelqu'un (un esprit) l'avait touchée.

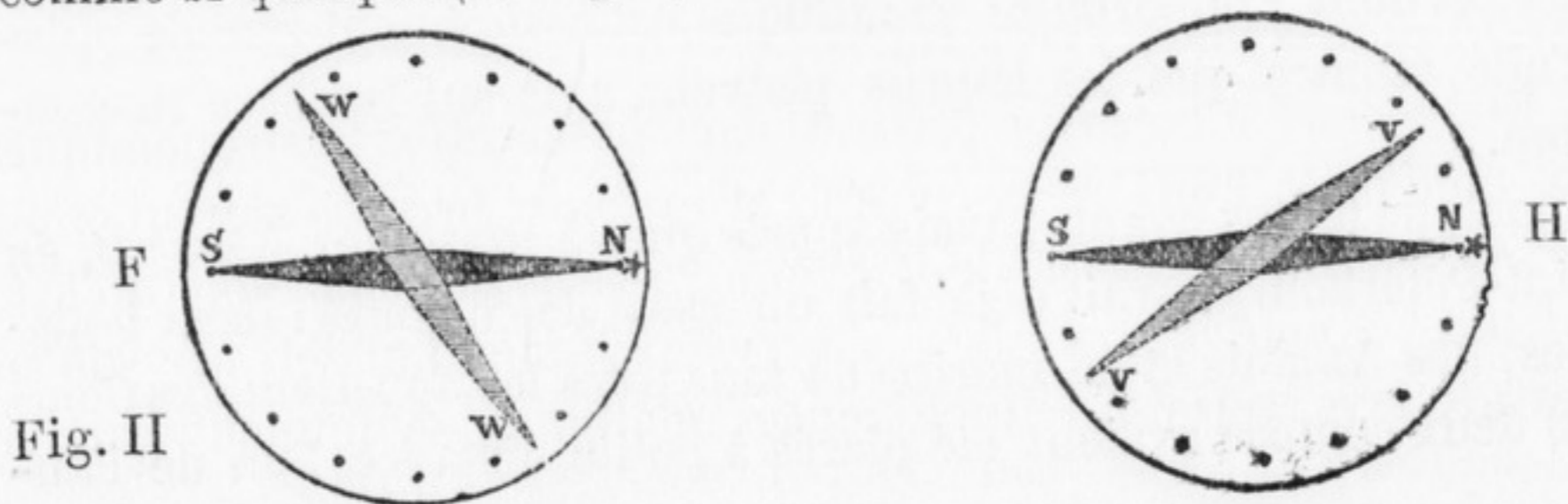


Fig. II

Lorsque l'aiguille F. fut stationnaire, l'aiguille du compas H. oscilla, seule, à son tour.

Sur notre demande, toujours, les aiguilles des deux compas prirent les positions indiquées en ponctué, W. W, et V. V. Remarquer que ces deux positions ne sont point parallèles.

Les Compas étaient à 8 centimètres l'un de l'autre, et tous deux compris entre mes bras; (V^r. fig. I) nos mains n'étant réunies qu'au centre de la table, en K.

Je fus certainement très frappé de ces résultats, qui démontrent si évidemment l'action d'une intelligence extérieure sur des compas qui se trouvaient entre mes bras, à vingt-cinq centimètres de mes yeux. J'aurais voulu que l'on vit le mouvement oscillatoire des aiguilles lorsqu'à ma demande, ou à celle de mon ami M. von S., l'une d'elle essayait de tourner. C'était très singulier, et il était impossible d'y trouver la moindre fraude.

Lorsque le D^r Slade enleva ses mains des nôtres, et désira faire tourner les aiguilles en imposant ses mains sur les compas, rien ne bougea. Ce ne fût que sur notre requête que les aiguilles se déplacèrent de nouveau.

Je dois ajouter que les compas étaient recouverts de leurs glaces; que c'est ensemble que les aiguilles se sont dérangées du méridien magnétique pour prendre les positions marquées en pointillé sur la fig. II; et qu'à ce moment, ainsi qu'à tout autre, la table était d'aplomb sur ses quatre pieds.

Remarque. — Ces expériences, fort bien faites dans leur simplicité, me paraissent devoir être renouvelées, et le sujet pris en sérieuse considération.

Voilà une *dévi*ation de l'aiguille aimantée que ne prévoient point, jusqu'ici, les Navigateurs, et contre laquelle la correction des compas Airy, et les méthodes d'évaluation d'Archibald Smith, ou d'Ernest Fournier, ne peuvent prémunir, puisque cette déviation d'un nouveau genre serait éminemment variable, indépendante des magnétismes permanents ou induits, et tout au plus fonction possible de certains éléments personnels.

Supposons un navire passant, sans observations astronomiques, le canal de la Floride, au courant si fort, aux brumes si fréquentes: il se fie sur ses compas, dont il connaît les déviations. Voici qu'à un moment donné le timonier de service est médium, et, par son intermédiaire, certaines intelligences malignes se donnent carrière

pour conduire sur l'une des nombreuses Cayes ou récifs qui se trouvent à l'Est.....

Il ne serait pas impossible que nombre d'accidents de mer soient dus à de semblables causes ; et si ce n'était le *frein supérieur* qui retient d'ordinaire les Esprits malfaisants, il y aurait assurément plus de facilité à vaincre la légère force directrice d'une aiguille aimantée qu'à soulever une lourde table de salon.

Si la réalité de cette nouvelle cause possible de perturbation se vérifie, le navigateur restera-t-il désarmé à son endroit ?

Je ne le pense pas : pour le Spiritualiste surtout. Il s'attacherait d'abord à discerner, pour les veiller davantage, ceux de ses timoniers qui seraient médiums, comme dès maintenant l'on élimine ceux qui sont atteints de *Daltonisme* (affection de l'œil qui fait confondre les couleurs rouges et vertes).

Puis, il y aurait lieu de chercher, par des expériences nouvelles, si l'interposition d'un tissu de soie (voilé sur le compas, ou foulard entourant les mains ou la tête du médium), ne suffirait pour empêcher le déplacement de l'aiguille aimantée. C'est à voir. D. A. C.

Des Tendances et des Aptitudes de l'Homme dans leurs rapports avec son Organisme.

(Suite).

IV

Dans l'article précédent, nous avons cherché à rendre compte de tout ce qui concerne les phénomènes de la perception. Nous avons expliqué que c'est par l'action des forces émanées des objets extérieurs, et agissant par les mécanismes particuliers à chacun de nos sens, que la perception se produit, et nous avons établi que, parce que les mécanismes ne sont pas identiques pour tous les individus, il arrive, bien que l'objet perçu soit le même pour tous, que la manière dont la perception se produira pourra et devra, par cela seul, être différente pour chacun.

Peut-être, au point de vue didactique, aurions-nous dû nous arrêter là. Mais, au point de vue des exigences de notre raison, qui est généralement si avide de connaître et de posséder les preuves, la sanction de la vérité des principes qu'on lui annonce, nous avons fait un pas de plus. Pénétrant en effet dans le domaine de la sensation, immédiatement consécutif à celui de la perception, non pour

approfondir les secrets de sa causalité, mais pour l'interroger seulement dans ses manifestations, nous avons montré comment la diversité des sensations personnelles, que fait éprouver à chaque individu d'un groupe quelconque l'existence d'un même objet extérieur, justifie avec la dernière évidence la conclusion annoncée sur les diversités de la perception de cet objet.

Mais quant à présent, nous n'irons pas plus loin dans cet ordre de considération.

Sans doute il ne pourrait être qu'intéressant, après avoir déterminé ce qui concerne la perception, de savoir aussi ce qu'il faut penser des phénomènes psychiques qui lui sont consécutifs, la sensation, la pensée, la volonté. Mais tandis que, dans ce qui précède, nous sommes restés sur un terrain où tout est connu, aussi bien les impulsions des forces agissantes que les mécanismes dans lesquels elles se meuvent, ce qui a facilité les études et en a rendu le succès possible, il n'en est pas à beaucoup près de même des trois ordres d'actions intellectuelles que nous venons de nommer et dans le jeu desquelles beaucoup de choses sont loin d'être connues.

Ce n'a pas été cependant pour nous une raison de nous abstenir. Toutefois, en abordant ce sujet, nous n'avons pas eu l'ambitieuse pensée de chercher à pénétrer les secrets de ses origines mystérieuses ; mais il nous a semblé qu'il pouvait être permis à l'intelligence humaine d'en faire l'objet de ses investigations au point de vue de la marche successive, de la coordination d'ensemble dont peuvent être susceptibles les causes et les effets qui y interviennent, et surtout de la détermination des limites qui, dans ces causes et ces effets, séparent ce qui est incompris de ce qui est encore douteux et de ce qui est certain.

Ces recherches contiennent nécessairement de nombreux détails, et le lecteur ne doit pas espérer, peut-être ferions-nous mieux de dire, (car la matière est abstraite), ne doit pas craindre d'en trouver ici l'exposé. Ce n'est pas en effet à propos d'un ordre particulier de considérations et d'une manière incidente, qu'un tel sujet doit être traité ; nous en ferons l'objet, s'il y a lieu, d'un article spécial. Mais cette absence de développements complets sur cette importante et mystérieuse question des phénomènes psychiques, ne sera pas un obstacle absolu à ce que, dans une mesure suffisante, nous puissions dès à présent nous éclairer sur la nature des rapports signalés dans le titre du présent article.

Parlons d'abord des influences que peut exercer sur nous la per-

ception des objets extérieurs. Sans que nous ayons à nous expliquer sur les moyens à l'aide desquels la perception fait naître la sensation, partons du fait constant de la production de celle-ci et de la conscience qu'en possède notre individu. L'expérience de la vie nous apprend que les sensations peuvent nous être agréables, indifférentes ou pénibles, et passent par tous les degrés compris entre la satisfaction la plus complète, et l'extrême douleur.

Ainsi, dans certains cas, une friction sur le corps peut procurer un grand soulagement, un grand sentiment de bien-être, tandis que, dans d'autres cas, le plus faible contact sur certaines parties peut provoquer les plus vives souffrances. Nous pourrions présenter des indications analogues pour les sens autres que celui du toucher.

Cela posé n'est-il pas naturel d'admettre que, dans nos déterminations et nos actes, nous éviterons soigneusement de reproduire tout ce que devrait nous donner des sensations que nous avons reconnu être pénibles, qu'au contraire nous serons volontiers disposés à mettre à jour tout ce qui nous aura agréablement impressionné. Par exemple, le mécanisme de la vision est tel chez moi que la sensation que me donne la couleur rouge m'est antipathique, tandis que celle du bleu m'est particulièrement agréable ; personne en conséquence ne devra trouver extraordinaire, tout en n'étant pas de mon goût, que dans mon ameublement, dans mes vêtements, le rouge et les variétés qui en dépendent soit exclu et que je donne la préférence au bleu.

C'est ainsi qu'on s'explique chez les peintres la tendance qu'ils ont de donner à l'ensemble de leurs productions une nuance générale spéciale à chacun. N'est-ce pas là un indice certain que, dans la gamme des couleurs, cette nuance est celle qui leur a donné la sensation la plus agréable ? on comprend dès lors qu'ils soient invinciblement conduits, et comme malgré eux, à reproduire dans leurs tableaux la teinte générale de la nuance préférée.

Nous touchons ici à la question si souvent agitée de la brune et de la blonde, question non encore résolue, et qui ne pourrait l'être que si chez les hommes tous les organes visuels étaient identiques. Ce jour-là, mais au seul point de vue de la nuance du teint, bien entendu, une des deux catégories féminines devrait se résigner à être mise à l'index. Celles-ci seraient-elles délaissées pour cela ? Non, certes. Les femmes ont tant de moyens de plaire, que je suis bien convaincu que pour une séduction perdue, la compensation ne se

ferait pas attendre. Mais nous n'en sommes pas là. Dieu a été plus sage que ceux qui ont posé cette question ; il ne s'est pas borné à créer, il a prévu, que les filles d'Eve se rassurent ; chacune, blonde ou brune, trouvera des yeux pour la proclamer belle, et un cœur pour l'aimer.

Ce que nous venons de dire pour les couleurs, nous pouvons le répéter pour la musique.

Il y a des organismes auditifs qui sont délicieusement affectés par des successions de sons très progressivement conduites du faible au fort, délicatement nuancées, allant du point de départ d'un motif jusqu'à la conclusion, sans que jamais l'attention soit détournée de l'idée générale qui a inspiré l'artiste, sans que les accessoires habilement variés soient trop nombreux pour que la pensée dominante puisse être perdue de vue.

Eh bien ! la personne qui sera douée d'un tel organe auditif, si elle est elle-même musicienne, ne pourra évidemment avoir pour tendance naturelle que de reproduire dans ses œuvres ce qui lui paraît si agréable dans ses perceptions.

D'autres personnes ne trouveront dans de telles compositions qu'un pénible sentiment de fadeur, une regrettable absence d'énergie, une monotonie désespérante, un invincible ennui.

Pour celles-ci, il faudrait des transitions fréquentes et brusques ; le silence du tombeau suivi de l'éclat de la foudre, le calme du lac et la cataracte du fleuve, et même, dans les passages relativement paisibles, le besoin de contraste est tel qu'à côté d'accords irréprochables, il se produira des bruits étranges, des notes stridentes touchant presque à la dissonance. Pour ces personnes, la musique ce n'est pas le chant de l'âme qui suit sa pensée en la modulant, ce ne sont pas les gracieuses ondulations de la Bayadère, c'est la lanterne magique des oppositions qui se heurtent, ce sont les vertigineuses évolutions des athlètes du cirque.

Si ce qui s'applique à un organe était une reproduction analogique de ce qui concerne les autres sens, nous pourrions dire que, pour les oreilles ainsi douées, l'œil devrait affectionner le contraste de l'obscurité et de l'éclair, le goût, celui de l'insipidité de l'eau avec ce qu'il y a d'irritant dans la moutarde et le piment, que l'odorat passerait avec délice de l'odeur modeste de la violette, aux âcretés du tabac et de l'alcali, qu'enfin les sensations du toucher atteindraient au paroxysme de la félicité lorsque le corps passerait alternativement du contact du duvet à celui d'un fagot dépinés.

Et remarquez bien qu'en disant ceci, je n'entends ni approuver ni improuver, je constate seulement. Tous les goûts sont dans la nature, ne l'oublions pas. Mais en montrant qu'ils n'y sont pas par le fait d'un caprice individuel, d'une aberration préméditée et que, du moins en ce qui concerne les sensations qui nous viennent du monde extérieur, ils sont une conséquence directe, inévitable de notre organisme auquel ni nous ni les autres, ne pouvons rien changer, peut-être, disons-nous, en montrant cela, serons-nous parvenu à les faire accepter par nécessité d'abord, et ensuite, le temps et la réflexion aidant, par la raison, car nous ferons voir bientôt tout ce qu'il y a d'utile et de providentiel dans cette diversité.

S'il en est ainsi, nous aurons diminué le nombre des antagonismes humains, ceux à la vérité qui sont le moins tenaces, parce que les intérêts individuels n'y prennent qu'une bien faible part, mais qui, en s'aigrissant, peuvent atteindre des degrés d'irritation voisins de l'envie et de la haine. Commençons par combattre les préventions les plus faciles à détruire, ce sera un premier pas dans la voie de l'apaisement qui ne peut que faciliter de nouvelles conquêtes.

Il nous est donc permis, ce nous semble, de poser en principe que les tendances des individus pour les œuvres se rattachant aux objets dont l'intuition dépend de l'exercice de nos sens sont toujours en rapport nécessaire avec le degré de satisfaction que nous aura procuré la perception directe des objets analogues, et sont, par suite, une conséquence non moins directe des mécanismes particuliers de nos organes sensitifs.

Ne perdons pas d'ailleurs de vue qu'il ne s'agit pas encore des œuvres produites, qu'il est seulement question des tendances qui peuvent nous pousser à entreprendre les unes plutôt que les autres. Or en ce qui concerne surtout celles de ces œuvres qui sont d'espèce purement physique, et dont tous les métiers nous offrent des exemples, la tendance ne suffit pas ; il faut encore, pour arriver à l'exécution, compter avec un autre mécanisme, celui qui préside aux mouvements des membres et du corps, et qui pourra tantôt faciliter la réalisation de ce que la tendance aura voulu, tantôt mettre celle-ci en complet interdit. Tel est le point de départ, la nécessité physiologique de l'apprentissage, lequel, alors même que des tendances seraient égales, sera plus ou moins long suivant la constitution naturelle qu'aura le mécanisme par rapport aux choses à l'exécution desquelles il doit contribuer.

Nous reviendrons tout à l'heure sur cet ordre de considérations

qui s'applique non seulement aux travaux dont l'objet est exclusivement manuel, mais qui se rencontre aussi dans la catégorie des tendances dont l'origine est purement intellectuelle.

Car en dehors des phénomènes qui dépendent à peu près exclusivement de l'exercice de nos sens, et qui, en ce qui concerne la considération du *moi* ne sont influencés que par un simple effet de sensation, il y a ceux dans lesquels interviennent les facultés de l'intelligence, dont nous sommes plus ou moins amplement doués, les incitations plus ou moins exigeantes de l'intérêt personnel, les entraînements plus ou moins vifs de notre moralité propre, il y aura, en un mot, les influences passionnelles.

Toutes ces choses varient aussi suivant les individus ; mais, comme nous l'avons fait observer, leur analyse développée nous échappe, parce que les causes premières auxquelles il faut les rapporter sont loin de pouvoir être déterminées et mesurées comme le sont celles qui nous donnent les perceptions des objets extérieurs. Nous nous sommes déjà expliqué sur ce point, et nous avons dit que ce ne pouvait être ici le lieu d'exposer les nombreux détails qui s'y rapportent.

Toutefois, il est permis de comprendre, à un point de vue d'ailleurs très général, que cet ordre de phénomènes ne paraît pouvoir être attribué qu'à l'action de la force animique intelligente s'exerçant sur le cerveau. Or comme, soit physiquement, soit anatomiquement, il est difficile de ne pas considérer le cerveau comme un véritable mécanisme, on voit qu'on est encore conduit à reconnaître que les phénomènes intérieurs intellectuels et passionnels doivent être attribués, non en totalité, Dieu nous garde d'une telle énormité, mais en ce qui concerne leurs variétés, à la diversité même des mécanismes cervicaux.

Enfin, une fois que la pensée a suffisamment réfléchi et discuté, qu'elle a pris sa détermination et qu'elle prescrit à la volonté d'exécuter les actes ordonnés par son arrêt, nous retombons en plein, au point de vue de cette exécution, dans le domaine des mécanismes extérieurs, et alors nous reconnaissons que cette exécution est plus ou moins facile, plus ou moins bien réalisée chez les uns que chez les autres, nous retrouvons encore une fois l'influence des mécanismes.

Par exemple, un jeune homme studieux et intelligent, séduit par les éblouissements d'une parole facile et harmonieuse autant que sensée, par les effets d'éloquence produits par un grand orateur, en-

traîné par tout ce qu'il sent qu'il y a en lui et d'amour de l'étude et de connaissances déjà acquises, veut se faire Avocat. Mais sa langue est embarrassée, sa voix est sourde, son accentuation est confuse, il fait de vains efforts pour régulariser sa parole, tantôt les mots sont séparés par de longs intervalles, tantôt ils se précipitent les uns sur les autres avec une vertigineuse rapidité. En présence de tels obstacles, l'individu qui en est affligé sent qu'il doit renoncer à la profession préférée, bien qu'elle fut en parfait rapport avec la partie intelligente de son être. Le cerveau avait dit : oui, le mécanisme a répondu : non.

D'autres au contraire, qui auront la voix claire, l'organe bien timbré, l'accentuation bien nette, la parole abondante, la diction facile, suppléeront par la séduction de ces manifestations extérieures à l'insuffisance de la vraie science. Cela ne se voit-il pas tous les jours aux assises, dans ces tribunaux où la condition d'être tant soit peu logicien n'étant pas exigée pour être désigné comme juge du fait, celui-ci est plus souvent entraîné par le mirage de la forme que par la richesse du fonds.

Le savant Ampère, ce profond penseur qui a si bien compris et expérimentalement démontré les rapports de l'Electricité et du Magnétisme, et qui a inventé à ce sujet une machine très ingénieuse, possédait des extrémités manuelles d'une incroyable indocilité. Il ne pouvait faire parler ses appareils sans le secours d'un préparateur, beaucoup moins savant que lui, c'est entendu, mais fort adroit. Un jour, dans une de ses leçons, j'y étais, cet aide vient à lui manquer. Ampère cependant, toujours esclave du devoir, se met bravement à l'œuvre, tout en nous prévenant qu'il pourrait se tromper. En effet, embarrassé dans les fils et les hélices de la machine, doublement dévoyé par ses distractions habituelles et par tout ce qu'il y avait de rebelle dans le mouvement de ses doigts, Ampère, cette haute intelligence, après les plus désespérés et les plus louables efforts, parvint finalement à nous démontrer tout le contraire de ce qu'il avait annoncé. O bestialité du mécanisme ! dira-t-on, sans doute, mais qui sait si, les doigts étant plus habiles, la tête n'aurait pas moins produit.

J'ai vu d'autres professeurs, au contraire, qui n'étaient pas des ignorants, à coup sûr, mais dont le succès tenait encore plus à la remarquable habileté de leurs manipulations expérimentales et aux surprises qui en résultaient qu'à l'étendue, à la profondeur de leur

savoir et à cette faculté si précieuse d'exposition qui consiste à transfuser ce qu'on sait dans l'esprit de celui qui ne sait pas.

En résumé, à l'extérieur comme à l'intérieur, tout est soumis à l'influence de l'organisme. A quoi en effet aurait servi le corps s'il n'en eut pas été ainsi ? pour la perception : mécanisme des organes des sens ; pour la pensée : mécanisme coopérateur du cerveau ; pour la transmission au dehors de la volonté : mécanisme des organes du mouvement.

De cette discussion, de ces exemples, de ceux que nous donne tous les jours l'expérience de la vie nous pouvons certainement conclure que la pensée, cette chose aussi inconnue dans sa nature, que parfaitement comprise par notre conscience, est la note dominante chez la créature humaine ; c'est elle qui l'éclaire et la dirige dans l'université de ses conceptions, mais avec la participation du cerveau qui en précise le genre, qui fait qu'elle est homminale et pas autre chose. D'un autre côté, c'est par son organisme que l'homme reçoit les avertissements du dehors destinés à mettre chez lui la pensée en exercice ; c'est encore par l'organisme qu'il fait passer dans le monde extérieur tous les actes exécuteurs des déterminations que la pensée a prises. En conséquence qu'il s'agisse de ce qui précède la porte d'entrée des avertissements, qu'il s'agisse de ce qui s'élabore dans le siège des sentiments et de l'intelligence ; qu'il s'agisse enfin de ce qui suit la porte de sortie des résolutions, tout indistinctement doit passer par les mécanismes du corps et subir par suite des influences variables d'un individu à un autre comme le sont eux-mêmes les mécanismes qui appartiennent à chacun.

Et c'est parce que cette variété des actions qui précèdent, accompagnent et suivent la pensée était indispensable à des êtres destinés à vivre de la vie sociale, parce que c'est par elle que se révèlent, que se forment et que s'affermissent les vocations des individus, parce que en outre il était indispensable que celles-ci fussent différentes, puisque nous ne saurions comprendre, un état social dans lequel tout le monde ne voudrait et ne pourrait faire que la même chose, c'est par tous ces motifs que nous arrivons à reconnaître qu'il était aussi naturel que nécessaire que les mécanismes par lesquels s'exécutent les manifestations de la vie humaine fussent aussi diversifiés que doivent l'être les actes destinés à donner satisfaction à tous les besoins de la vie de société.

Juin 1877 C. L.

Apparition du chien Fidèle

MESSIEURS. Dans la *Revue Spirite*, vous avez inséré un article, intitulé : *Médiums voyants, Guérisseurs, Musiciens : à Livourne, (Italie)...*

La relation de la faculté voyante est identique à celle que je possède depuis deux ans, sans interruption et suivant mon désir.

Un fait extraordinaire dont je n'ai pas osé vous parler, que les annales du Spiritisme n'ont pas encore relaté, c'est celui de la présence d'un chien qui me témoigne par ses caresses combien il m'est attaché ; il me suffit de lui dire mentalement : « appuie-toi sur moi » pour que je le sente et que je voie mon désir se réaliser.

Pour vous faire le récit de ce phénomène persistant j'attendais que vous ayez, dans la *Revue*, un fait similaire mais voyant que les années se passent, je suis bien obligé de vous dire, moi, homme conscient, que mon compagnon est toujours auprès de ma personne, la nuit et le jour, et que l'attachement dont je suis l'objet de sa part m'a engagé à appeler ce chien que moi seul vois et sens, du nom de *Fidèle*.

Trop âgé et trop près de la tombe pour en imposer à qui que ce soit, je prie les Spiritistes d'évoquer leurs guides et de leur demander avis sur le caractère étrange mais bien consolant de cette apparition qui se rend tangible ; les appréciations des Médiums seront utiles à un vieillard, à un travailleur dont la vie fut sage et laborieuse, toute de famille.

NOTA : J'ai lieu de penser, que l'intelligence qui agit dans le chien *Fidèle*, est le moteur des nombreux panoramas et des têtes humaines que je vois se former sans pouvoir les retrouver dans mes souvenirs. ETUDE A FAIRE.

LARRÉ, 68, rue Martrou, à Rochefort-s-Mer.

Objections aux principes des Théosophes.

Pekalongan (Ile de Java) 10 juin 1878.

MESSIEURS et F. E. C. — Abonné à la *Revue Spirite* depuis 1876, j'ai plus d'une fois été tenté de vous écrire lorsqu'elle ne me semblait pas être d'accord avec les principes énoncés dans les œuvres d'Allan Kardec, et toujours, j'ai vu qu'une plume plus autorisée que la mienne est venu relever les objections qui s'étaient présentées à mon esprit.

A l'encontre des principes émis par les Théosophistes, je viens vous soumettre les objections qu'ils m'ont suggérées et que n'a pas réfutées la *Revue*.

Si les Théosophistes reconnaissent la trinité humaine et si nous sommes d'accord avec eux, il me semble pourtant nécessaire d'ajouter que cet accord n'est qu'apparent, parce que les deux opinions diffèrent essentiellement quant aux éléments constitutifs de cette trinité. D'après ma conviction fondée sur l'enseignement d'Allan Kardec, la trinité humaine se compose du corps, du périsprit et de l'esprit ou âme ; d'après les Théosophistes elle se compose d'un corps physique, d'un corps spirituel et d'une parcelle de l'intelligence Divine comprise dans l'homme ou l'ombrageant et l'illuminant. Cette parcelle de l'intelligence Divine nous ramène au Panthéisme qui ne compte guère d'adhérents parmi nous.

Une autre objection très grave se présente c'est que le sens de l'Évangile est faussé, dans cette citation que : « le royaume des Cieux doit être pris par la violence » et par conséquent la preuve qui en est tirée de l'immortalité conditionnelle de l'âme ne saurait être admise. — D'après l'Évangile selon le Spiritisme (Chapitre IV de 9 à 17) cette citation considérée dans son entier et bien comprise est une des preuves les plus convaincantes de l'immortalité de l'âme dans le sens le plus général.

Quant à ce qui concerne la citation de Math. XVI, 26, elle n'aurait de poids que si le Christ s'était exprimé en grec et si nous avions la certitude que ses paroles nous aient été exactement transmises.

En somme, l'impression générale qui m'est restée de la lecture de ces principes nouveaux, c'est que les Théosophistes ont rendu de grands services au Magnétisme, mais qu'ils se sont égarés dans leurs appréciations sur le véritable Spiritisme. Pour qui admet leurs idées sans restrictions il ne reste plus qu'à faire un choix entre le Panthéisme et le Matérialisme. (1)

Permettez-moi en finissant une légère critique; dans la *Revue* d'avril 1878, le premier article se termine par une citation latine qui n'est pas exacte. Le bulletin de Fairfax contenait ces mots : « *Si omnes consentiunt, ego non dissentio.* »

Recevez, Chers F. E. C., l'expression de ma bien vive sympathie;

(1) C'est juger, bien prématurément, une doctrine peu connue et sans avoir lu *Isis Unveiled*.

faites des objections que j'ai cru devoir vous soumettre l'usage qui vous semblera le plus utile dans l'intérêt de notre sainte et consolante doctrine.

Bien affectueusement et avec la plus haute considération.

Votre dévoué F. E. C., Baron DE FENGNAGELL.

Variations dans le poids du Médium pendant les manifestations

La *Religion Laïque* de Juillet a déjà dit un mot des remarquables expériences commencées, par le *British national association of Spiritualists*, sur les variations de poids qu'éprouvent le corps des Médiums pendant les manifestations auxquelles ils prennent part.

Le *Spiritualist* du 3 mai contient le compte-rendu *in extenso* de ces faits, et celui du 17 un résumé sommaire, d'us, tous les deux, à la plume de M. W. Harrison, éditeur du journal, et membre actif du Comité d'Etudes dont il rapporte les agissements.

Nous reproduisons ici la plus courte de ces deux notes.

Il y a quelque temps déjà que l'Association anglaise a nommé une commission, tirée de son propre sein, à l'effet d'opérer des recherches directes sur les phénomènes d'ordre spirituel. Un emplacement fut donné à cette commission dans le local même de l'Association, 38, Great Russel street, à Londres, et tous les moyens possibles furent mis à sa disposition. Le premier objet des recherches proposé fut d'étudier, de constater les altérations de poids que les Médiums prétendaient éprouver pendant le cours des manifestations physiques.

Le comité en question se composait de MM. Desmond Fitz Gerald, ingénieur télégraphiste, président; Varley, de la Société Royale scientifique; Wilson; Coffin; Massey, avocat; Rév. Sainton-Moses; Dawson Rogers; Gray; Bennett; professeur Barrett; Edmands; Rev. Newbould; Ch. Blackburn; George Joad; capitaine J. James; Percival; Withall; King; Green; docteur Carter Blake, professeur d'anatomie à l'hôpital Westminster; et W. Harrison, déjà cité. Le Médium, par lequel les résultats ci-après rapportés ont été obtenus, est M. C. E. W.

Un cabinet était posé sur une machine à peser, de façon à ce que les variations de poids du Médium puissent être mesurées. L'enregistrement de ces variations s'opérait automatiquement, au moyen d'une bande de papier enroulée sur un tambour vertical (Fig. 1),

tournant, lui-même, au moyen d'un mécanisme d'horlogerie,

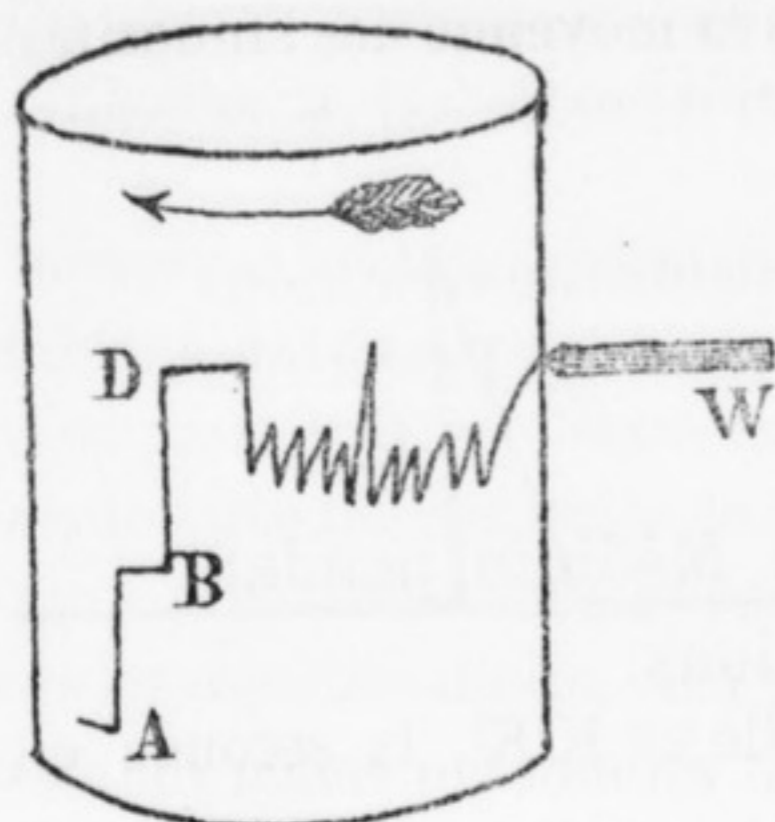


Fig. 1

dans le sens de la flèche (1). Le crayon W montait ou descendait suivant les variations de poids éprouvées par la machine, et comme le cylindre était aussi en mouvement, une ligne sinueuse, en zigzag, se trouvait tracée sur le papier.

La ligne A B représente le poids du cabinet, la ligne B C celui du Médium, ou, un poids indiqué de 153 livres anglaises; il importe peu que ce poids primordial soit plus ou moins

fort, parce que c'est une constante, dont la valeur n'altère point les résultats cherchés. Mais dès que la séance est commencée, le poids expérimental décroît, et subit de considérables fluctuations.

Le diagramme ci-après (Fig. 2) montre clairement les résultats auxquels les quelques séances déjà tenues ont permis d'arriver.

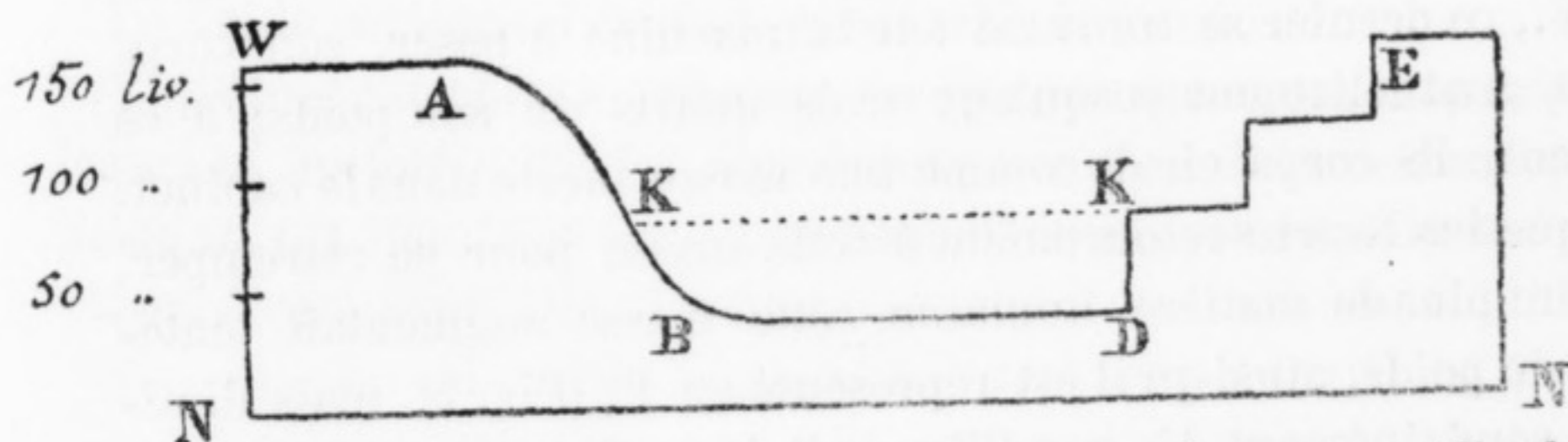


Fig. 2

La ligne T T' représente soixante minutes de temps, et l'ordonnée PT les 153 livres anglaises, poids primordial du Médium. Pendant une séance de matérialisation, le poids expérimental est tombé graduellement jusqu'à 30 ou 35 livres, de M à N, et vers la fin de la séance a recouvré sa valeur primordiale, en trois sauts successifs, représentés de K' à E.

Pendant les manifestations ordinaires d'une séance obscure, c'est-à-dire avec de simples transports ou jeux d'instruments de musique, le poids expérimental ne tombe pas autant que pendant une séance de matérialisation, il ne tombe que de la différence entre les ordonnées en P et en K (entre K et K'), au lieu de la différence entre les ordonnées en P et en M (entre M N).

La ligne sinueuse comprise entre K K' et celle comprise entre

(1) Cet appareil se rapproche beaucoup de l'indicateur de Watt, employé pour mesurer la force déployée par les machines. (en science : Diagramme).

M N (lignes représentées droites, sur le diagramme, parce qu'on n'y a marqué, suivant la coutume, que la moyenne des sinuosités) ne sont pas de même genre.



La première est représentée telle quelle en K K', la seconde en M, N, (Fig. 3).

Durant une *forte séance obscure* le corps d'un puissant Médium à effets physiques perd environ la moitié de son poids (l'ordonnée en K à peu près moitié de celle en P) et se trouve soumis à des fluctuations de poids de plusieurs livres chacune (grandeurs des sinuosités K, K', rapportées à l'échelle).

Pendant la seule séance de forte matérialisation tenue avec M. W., ce dernier se trouvant sur la machine à peser, son corps perdit graduellement jusqu'aux trois quarts de son poids; à ce moment, le corps gisait comme une masse inerte dans le cabinet. Lorsque les Esprits retournaient à cette masse pour se retremper, prendre plus de matière humaine, cette masse augmentait lentement de poids, ainsi qu'il est représenté en F, (Fig. 3) mais diminuait soudainement dès que l'Esprit était parti, soit en H. Chaque fois que l'Esprit s'éloignait, le poids expérimental moyen perdait lui-même une livre ou deux, comme il est marqué par les lignes ponctuées de la fig. 3.

Ces résultats sont très importants, plus importants peut-être, que tout ce qui a été inséré, de ce siècle, dans les comptes-rendus de la Société Royale (Académie des Sciences Anglaises). Si cependant ils ne s'y trouvent pas portés, c'est que lorsque M. Crookes, membre cependant de cette Société, lui présenta les premiers résultats obtenus par lui-même en matière de phénoménalité spiritualiste, il fut traité comme Benjamin Franklin, quand ce dernier annonça ses premières découvertes sur les conducteurs électriques, paratonnerres. (1)

(1) Les temps changent, mais non point, paraît-il, les corps constitués de savants au autres Doctrinaires.

De nouveaux appareils indicateurs sont préparés par les soins de M. Blackburn, et d'autres résultats sont prochainement attendus.

W. HARRISON.

Remarque. — Ces expériences sont en effet très-importantes, et semblent, entr'autres conséquences, devoir mettre sur la voie de ce qui se passe vraiment dans les phénomènes spirites, et éclairer la question des fluides, celle de l'homme, par suite.

On va les continuer ; et comme l'on admet oommunément que, dans les manifestations, une partie du fluide nécessaire est soutirée aussi des personnes, autres que le Médium, qui sont présentes : l'assertion sera contrôlée en établissant également sur des machines à peser les sièges des assistants.

On peut se rappeler que dans l'ouvrage *People from the Other World*, (Rev. Spirite 1877), le colonel Olcott a soumis déjà à la pesée des matérialisations même d'Esprits. Il est probable que ces indications seraient *complémentaires* des pertes de poids éprouvées par le Médium et les assistants.

Le fluide périsprital est donc pondérable ?.....

Voilà tout un champ d'études, de découvertes, par suite, dans lequel la Société d'Etudes Psychologiques Parisienne, bien qu'à peine entrée dans la carrière, ne voudra sans doute pas rester en retard de son alliée Britannique.

D. A. C.

A propos de Leibnitz

(Suite. — Voir la Revue d'août 1878).

Lorsque Leibnitz nous dit que « il s'étonne que, abandonnant la nature sans sujet, les écoles aient voulu s'enfoncer exprès dans d'inextricables difficultés », il s'en remet évidemment au lecteur du soin de compléter sa pensée. Il ignorait moins que personne que les écoles ne s'étaient point enfoncées *exprès*, mais bien sous la pression de l'autocratie sacerdotale, interressée à réduire la philosophie au rôle d'humble servante de la théologie (*ancilla theologiae*), de cette pauvre théologie chrétienne, réduite elle-même au rôle de princesse chinoise et, comme telle, de bonne heure soumise à l'orthopédie sacrée, en vue de prévenir toute velléité de sa part de marcher autrement qu'avec la permission et sous la surveillance de ses tuteurs.

Cela s'explique. Leibnitz avait des ménagements à garder avec ces tuteurs vénérables, occupé qu'il était alors de négocier avec Bos-

suet le rapprochement du catholicisme et du protestantisme. Dernière illusion d'un grand esprit, il rêvait la pacification des consciences par l'alliance de la raison avec la foi telle qu'il la comprenait, oubliant que Rome n'a jamais entendu et jamais ne voudra entendre, par la *foi*, autre chose que la cécité volontaire en face de toute lumière susceptible d'éclairer les arcanes de la vaste machinerie où elle triture le dogme et le transmute en or et en puissance.

Ce rêve n'a pas été particulier à Leibnitz. En cela, il avait eu plus d'un devancier, de même qu'il a eu plus d'un successeur. On sait ce qu'il est advenu de toutes ces tentatives pour rendre la foi catholique *raisonnable*. Peines et temps perdus ! Le *Syllabus* est venu y couper court heureusement. Entre la raison, vierge divine, et la foi, produit hybride du despotisme sacerdotal et de l'ignorance servile, l'incompabilité est désormais reconnue et proclamée radicale, absolue. Pas d'alliance, pas de rapprochement, pas de transaction possible.

On peut se faire une idée des effets dus à la pression continue exercée de siècle en siècle par la Rome papale sur les intelligences, en examinant, à propos de la doctrine de Leibnitz, les jugements portés par la plupart des spiritualistes qui s'intitulent volontiers de la haute école, et, en toute candeur, se croient débarrassés des liasières dogmatiques. A leur point de vue, la conception que Leibnitz nous présente de l'univers séduit par sa grandeur et par le merveilleux enchaînement de ses parties, à la condition de ne pas l'examiner de trop près. Admirable est sans doute l'idée de cette loi de *continuité* en vertu de laquelle la force, la vie, la perception sont réparties à tous les degrés et de telle sorte que l'ensemble des êtres remplit, sans lacune possible, l'intervalle immense qui sépare la dernière *monade* de la force suprême intelligente d'où tout émane, qui tout embrasse, solidarise et vivifie. Admirable, cette virtualité autonome des êtres qui détermine en eux le besoin incessant d'un accroissement de vie, d'où résulte, par une suite de conséquences naissant les unes des autres, le progrès universel. Hypothèses splendides, oui, mais gratuites ! Rien ne prouve malheureusement, et au fond peu importe, que le développement des animaux se prolonge au-delà de leur apparition fugitive dans leur milieu planétaire. Passe encore le développement des espèces. N'est-ce pas déroger d'ailleurs que de s'inquiéter de ce que peuvent devenir ces infimes comparses après avoir traversé l'existence ? Quant à l'hom-

me en particulier, son développement moral dans la durée infinie ne lui suffit-il pas amplement, comme il suffit à la gloire du souverain dispensateur de la vie ? Qu'ont à faire les premiers d'un principe animique qui assure la perpétuité de leur être ? A quoi bon, d'autre part, pour l'immortalité de la monade humaine, lui adjoindre un organisme permanent ? Cet organisme, la psychologie qui se respecte n'en voit pas nécessité, la physiologie la lui refuse nettement, toutes deux, en cela du moins, parfaitement d'accord avec la théologie.

L'homme doit donc se tenir pour satisfait d'être une dualité composée d'une âme, essence immatérielle, et d'un corps, simple agrégat d'éléments terrestres, l'une chargée de régir l'autre — *anima regendo corpori accommodata*. Régir comment ? Là est le mystère. Esprit et matière, deux principes à tourner et retourner pendant une éternité avant de parvenir à les concilier ; soit ! Ils n'en vivent pas moins, chacun de nous en est la preuve, en correspondance intime et continue, à cela près de quelques tiraillements comme dans tous les gouvernements possibles. Le fait n'est pas moins positif qu'il est incompréhensible. Il n'y a donc qu'à s'incliner et admirer sans vouloir sonder l'insondable.

Soulever l'hypothèse d'un organisme interne *sui generis*, conjoint à l'âme, préexistant et survivant au corps terrestre, c'est effroyablement compliquer l'étude de l'homme, si heureusement simplifiée depuis qu'elle a été réduite à l'observation de deux ordres de faits : faits psychologiques, faits physiques. Et, certes, ce n'est pas sans peine que cette simplification a été obtenue.

Eh ! non, en vérité, ce n'est pas sans peine et sans préméditation. Il est facile de s'en convaincre pour peu que l'on suppose le temps et les efforts dépensés, les encycliques et les in-folios accumulés, les recours au bras séculier, les anathèmes, les malédictions, les bûchers, les massacres qu'elle a coûtés, à dater du jour où le pape a commencé à recueillir, épave par épave, la succession de Constantin et à monter au Capitole, le glaive temporel d'une main, le glaive spirituel de l'autre, pour dire au monde : *Ego sum Cæsar !* je suis César, délégué de Dieu pour dispenser les couronnes et régir les consciences.

Mais, pour se maintenir à cette hauteur, il fallait du mystère qui assurât l'obéissance aux oracles rendus, et le mystère ne se fabrique pas tout seul. Cela demande du temps et de la façon, surtout quand il s'agit de faire que ceux qui se croient les mieux voyants

n'y voient goutte, et travaillent du meilleur cœur, ainsi que fait la crème et la fleur de nos idéologues, à épaissir les ténèbres, sous prétexte que l'impasse préparée comme abri à l'esprit humain n'a pas d'issue.

Surtout quand, par inadvertance, on a canonisé des saints et longtemps invoqué l'autorité de docteurs qui, les uns et les autres, ne comprenaient ni n'expliquaient l'homme ainsi que Rome veut qu'il soit compris et expliqué à sa plus grande satisfaction — celle de Rome, bien entendu ;

Surtout, dis-je, quand ces docteurs et ces saints, que présentement on voudrait voir au diable, n'ont fait en cela que suivre la tradition confirmée, de génération en génération, par l'élite des penseurs depuis que l'homme s'est posé cette triple question : que suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ?

Pour s'édifier sur l'origine de cette réduction en servage de la philosophie, il n'y a qu'à ouvrir l'histoire de l'Eglise à l'époque où il n'est déjà plus permis aux évêques de la chrétienté de traiter de collègue à collègue avec celui de Rome, et où l'anathème tomberait sur un Saint Firmilien, disciple d'Origène, écrivant à un Saint Cyprien : « Je suis indigné de la folle arrogance de l'évêque de Rome qui prétend avoir hérité son évêché de l'apôtre Pierre ».

Jusque là Saints et Docteurs, en philosophie, pratiquent la libre recherche et, tout en combattant et sachant mourir pour leur foi, ils maintiennent les imprescriptibles droits de la raison, sans prévoir assurément le futur mot d'ordre de Rome : *Crede quia absurdum*, crois l'absurde, crois ou meurs.

Un volume ne suffirait pas à enregistrer les preuves, et je ne dispose que de quelques pages. Je me borne donc aux plus caractéristiques en ce qui concerne notre sujet.

Parmi les docteurs dont l'autorité est plus ou moins invoquée selon les temps, les thèses et les besoins, dans les officines théologiques, Tatien, disciple de Saint-Justin (1), Saint Irénée (2), Tertullien (3), Saint Methodius (4), Saint Macaire l'Egyptien (5),

(1). *Orat. ad græcos*, C. 45.

(2). *Contra hæreses*, II, 19 — 34 ; V, 12.

(3). *De animâ*, C. 7-9-11. *De Resurr. carnis*, C. 17-18.

(4). *De Resurr.* Fragments conserv. par Phothius dans son *Myrioblon*.

(5). Homélie IV et VII.

Lactance (1), Cassien (2) Gennade, évêque (?) de Marseille (3), admettent formellement la matérialité de l'âme. La matière dont ils la croient faite n'échappe à nos sens qu'en raison de sa merveilleuse subtilité.

Origène (4) et après lui Saint-Hilaire de Poitiers (5), Saint-Ambroise (6), Saint-Cyrille, patriarche d'Alexandrie (7), rejettent cette matérialité absolue. Selon eux, l'homme est composé de trois éléments, du corps terrestre, de l'âme immatérielle et d'une substance éthérée, enveloppe indestructible de cette dernière. Dieu seul est sans corps.

Origène en particulier, de l'observation des inégalités morales et intellectuelles parmi les hommes, conclut la préexistence des âmes, ne voyant que ce moyen d'accorder les faits avec la justice divine. Cette conclusion devait lui être comptée plus tard pour une grosse hérésie, sans souci du jugement porté par Saint Jérôme sur cette illustre docteur: « Après les apôtres, dit-il, je considère Origène comme le grand maître de l'Eglise. L'ignorance seule ou la calomnie pourrait nier cette vérité »

Grand maître de l'Eglise et hérétique! comment concilier l'un avec l'autre? En vérité, puisqu'il est avéré que l'Eglise — ou le pape, aujourd'hui c'est tout un — ne peut s'entendre avec les saints qu'elle nous propose comme modèles et nous recommande d'invoquer, elle devrait bien tâcher au moins de les accorder avec elle, en révisant et expurgeant leurs œuvres *accuratissimè ad usum fidelium*. Car enfin si, contrairement aux dogmes et aux visées du Vatican, des Saint-Irénée, des Saint Firmilien, des Saint Jérôme et bon nombre d'autres que nous aurions à leur adjoindre...

Mais revenons à Origène le plus éminent de tous, en son siècle au moins, par la science, la hauteur de vue, la puissance de conception. Avait-il donc inventé sa doctrine sur Dieu, sur la nature de l'âme et sur sa destinée? Cette doctrine n'était-elle que le résultat de ses propres recherches, une opinion personnelle? nullement. Il l'avait reçue, mais non sans mûr examen, de l'école Néoplatonicienne, qui finalement devait se perdre dans le mysticisme, mais

(1). Div. Institut., II, C. 10-13, VIII, 12.

(2). Collation. Patrum, VII, 13r

(3). De Dogmatib. ecclesiast., C. 12.

(4). *Traité des Principes et Comment s. l'Exode.* passim.

(5). *Comment. s. Saint-Mathieu*, C. V. §. 8.

(6). De Abraham., II, 8, §. 58

(7). *Comment. s. Saint-Jean*, IX.

alors s'efforçait de fusionner les grands courants d'idées issus de l'Orient, de la Grande-Grèce et de la Grèce, qui jusque là avaient, en ses régions les plus élevées, alimenté et vivifié le monde moral. Tentative prématurée, en l'absence de toute science positive, indispensable pour faire le décompte et le départ des rêves, des illusions, des logomachies, des subtilités qu'enfantent toutes les époques de transformation religieuse.

A ne s'en tenir qu'au titre dont se glorifiaient les représentants de cette école, on serait tenté de croire qu'ils tenaient exclusivement de Platon le fond de doctrine dont ils ne surent pas tirer les fruits qu'il avait à donner. Ce fond venait de plus loin. Déjà sept siècles au paravant, Pythagore (1) avait tenté de le substituer aux dogmes étroits et rien moins qu'humanitaires des religions poliades (2) qui se partageaient l'Italie (et le monde grec), d'où Platon l'avait rapporté pour en faire les larges assises de sa philosophie. Et nous allons voir avec ce dernier, pièces en main, que le Spiritisme, traité par nos modernes docteurs, sacrés et profanes, comme un intrus dans le monde, est décidemment d'assez bonne souche et peut se passer de la considération qu'ils lui refusent. T. TONOEPH.

Mort de Madame Cordurié

NÉE JOSEPHINE NINETTE GUERRIET

L'auteur, bien connu des spirites pour ses *Lettres aux paysans* et ses *Lettres à Marie, M. Marc-Baptiste* (pseudonyme de *Ernest Cordurié*), médium remarquable et membre de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan-Kardec, vient de perdre le corps matériel de sa mère dont l'Esprit est plus vivant que jamais ; il nous adresse sous ce titre, *MA MÈRE*, la lettre touchante qui suit.

Les membres de notre société et la grande famille spirite, adressent leurs vœux à leurs frères dévoués de *La Begarié*, à ces fidèles qui travaillent sans cesse pour le bien de *La Cause*.

MA MÈRE,

C'est dans les plus grandes douleurs de la vie, au milieu des plus cruels déchirements que se montre à nu la toute-puissance conso-

(1). Diogène Laërce, l. VIII — Porphyre, *Vita Pythagoræ* — Jamblique, *de Pythagorica vita*.

(2). Religion où chaque Dieu limitait sa protection au territoire de la Cité qu'il avait adoptée, ou qui l'avait adopté. Autant de cités ennemies, autant de dieux hostiles les uns aux autres.

latrice du Spiritisme. Ma mère Joséphine Ninette Guerriet a quitté son enveloppe mortelle le dimanche 25 août, à dix-heures un quart du matin, en présence de sa sœur, de ses deux fils et de deux autres personnes. Son agonie avait été longue et elle aurait été très-douloureuse si cet Esprit bien-aimé n'était pas entré dans le trouble dès le commencement. Sa souffrance fut donc nulle pour l'Esprit et pour le corps qui, de son côté, ne vivait plus que privé de sensibilité. Le dernier soupir fut le signal du réveil de l'Esprit encore à demi attaché à la matière corporelle, mais par des liens qui lui permettaient de s'isoler d'elle, et même de se désintéresser des préparatifs funèbres qui se faisaient.

Bien que notre excellente mère, pas plus que sa sœur, n'eût adopté, pour ainsi-dire dans la forme, les idées Spirites, elle connaissait depuis longtemps assez de choses touchant notre bien-aimée doctrine pour ne point se tromper sur les phénomènes libérateurs qui se produisaient en elle. Aussi n'a-t-elle éprouvé aucune des angoisses qui d'ordinaire accompagnent les désincarnations d'une vie presque entière de souffrances et d'abnégation; elle avait mérité cette récompense suprême de mourir tranquille, de rentrer sans secousse dans la lumière éternelle quittée un instant pour accomplir les travaux d'une incarnation nouvelle.

Une longue habitude de vivre ensemble, pour ainsi-dire sans interruption, avait tellement combiné entre eux nos fluides périspiritaux que nous étions presque toujours fluidiquement touchés des douleurs qui l'assaillaient ou du bien-être qu'elle ressentait. Le phénomène a persisté après la cessation de la vie corporelle et il persiste toujours. Aussi les angoisses et les déchirements ont-ils été épargnés à notre affection filiale. L'Esprit bien-aimé ne nous a pas quittés un instant, si ce n'est pour monter aux hauteurs de l'espace où se trouvent désormais son habitation nouvelle et la tâche à accomplir. Mais sa pensée est toujours là, nous versant le bonheur et la sérénité.

Ma mère a suivi avec nous son propre convoi, et les derniers liens qui l'attachaient encore à la matière corporelle se sont dénoués sans retour pendant la cérémonie. Quand le cercueil a été descendu dans la fosse, le périsprit maternel avait reconquis toute sa liberté et il est revenu avec nous au foyer domestique.

Si cet Esprit bien-aimé se communiquait spontanément à quelques médiums, je serais bien reconnaissant à ceux d'entre mes frères en médiumnalité qui voudraient bien m'adresser ce qu'ils au-

raient reçu à l'adresse ci-dessous. Je n'ai pas besoin d'insister sur les véritables bienfaits du Spiritisme quand nous frappent les plus grands malheurs que l'homme de cœur puisse éprouver sur la terre.

Ernest Cordurié (Marc-Baptiste), à La Bégarié, par Monestiés-sur-Cérou (Tarn), 6 septembre 1878.

A la Rédaction de la *Revue Spirite*.

Je me fais garant de la véracité du récit suivant et c'est pour cela que je vous prie d'insérer ma lettre avec ma signature. G. PLATE.

Amsterdam, 14 septembre 1878. Cher frère en croyance.

Sachez donc que les deux médiums Ch. E. Williams et A. Rita ont été démasqués sans laisser une ombre de doute, mardi soir (10 courant) dans une séance privée à laquelle j'assistais ainsi que ma femme. Après avoir été à la Haye, c'était la troisième séance qu'ils donnaient ici. Déjà, dès la première séance, quelques doutes s'étaient glissés dans les esprits et deux Spiritualistes s'étaient entendus pour les surprendre en tâchant de saisir l'un des Esprits qui se manifesterait. Et qu'arriva-t-il ? L'Esprit Charley se manifesta visiblement, un des messieurs en question saisit l'Esprit, mais tenant en main la redingote d'un vivant. Une rixe s'engagea dans l'obscurité pendant laquelle ma femme s'évanouit. Enfin, mais trop tard, on se procura de la lumière et nous vîmes que les deux Médiums étaient dans leur cabinet... par des coups de poing bien appliqués sur le dos des deux investigateurs, Williams était parvenu à délivrer Rita qui remplissait le rôle de l'Esprit de Charley et de le ramener dans le cabinet où toute trace de son travestissement avait disparu.

L'on comprendra la scène qui s'ensuivit : négation brutale des coupables ; mais enfin après beaucoup d'efforts de leur part pour s'échapper, nous parvinmes par force à les fouiller. Le résultat fut de trouver sur eux : deux barbes postiches, une couple de lambeaux d'étoffe pour servir de turban, deux petites fioles d'huile phosphorée pour faire la lumière, un petit étui contenant des pointes de crayon d'ardoise et une arête de poisson très mince, (pour imiter l'écriture directe ?), de plus, trois petites fioles dont l'une contenait une essence odorante, pour servir peut-être à enlever l'odeur du phosphore de leurs mains. Les deux Médiums étaient atterrés et sont partis le lendemain de bon matin pour Londres ; nous faisons de notre mieux pour faire connaître leur supercherie partout.

Il faut que je sois bref et cependant j'éprouve le besoin de vous faire un aveu. J'ai honte d'avoir négligé votre conseil et celui de tant d'autres en introduisant ici ces deux sujets et d'avoir pris tout sous ma direction.

J'ai reçu une rude leçon, j'espère en profiter. Maintenant, j'acquiesce mais hélas, trop tard, à votre manière de voir, lors de notre entretien chez vous au sujet de cette matière.

Je vous salue cordialement aussi de la part de ma femme, veuillez me croire votre ami et frère,

M. KRABBÉ.

Sur les Prédications Médiannimiques

Le *Spiritualist* publie la lettre suivante du général Prince de Wittgenstein, aide de camp de l'Empereur de Russie :

Vevey, (Suisse) 18 juin 1878.

Chez M. Harrison. — Permettez-moi, pour l'instruction de ceux qui croient aux prédictions des Esprits, de vous raconter une histoire dont les incidents me sont survenus l'an passé, mais que je n'ai pas encore eu le temps de vous communiquer. Le récit servira peut-être aux personnes trop crédules, pour qui toute communication médiannimique est parole d'Évangile, et qui acceptent souvent pour véridique ce qui n'est que plaisanterie, mystification d'esprit léger, ou la réflexion de leurs propres pensées ou désirs. Je pense que la prophétie est un phénomène si rare qu'en général l'on ne doit point y accorder foi, et surtout qu'on doit éviter d'y donner lieu pour ne pas s'impressionner inutilement ou fâcheusement l'esprit, ne pas enchaîner, quelquefois même, son libre arbitre.

Il y a plus d'un an, sur le point de rallier l'armée Russe, sur le Danube, je reçus d'abord une lettre, puis une autre, d'un de mes amis, Médium très puissant en Amérique, me pressant, avec insistance, de ne point prendre part à la guerre qui s'ouvrait, parce qu'un Esprit lui avait prédit que la campagne me serait fatale, et l'avait forcé de m'écrire ceci : « Ne partez point ! ce serait votremort, ou pis encore ! »

J'avoue que de tels avis réitérés n'étaient point agréables à recevoir, au moment surtout de m'embarquer pour un tel voyage ; mais je m'imposais de n'y attacher aucune créance. La baronne Adelma de Vay, ma cousine, à qui j'en avais écrit, m'engageait aussi à n'en tenir aucun compte ; je partis.

Il paraît que cette prédiction parvint aux oreilles de quelques-uns de mes amis de la Société Théosophique de New-York, qui en furent indignés et résolurent de s'employer pour la faire avorter. L'un des principaux membres de cette Société, surtout, bien qu'il me fut entièrement inconnu et qu'il résidât loin de l'Amérique, promit de me garder de tout danger, par la force de sa volonté.

Le fait est que durant toute la campagne je ne vis pas le moindre obus éclater près de moi, et que je ne courus pas plus de danger que si j'étais demeuré à Vevey. J'en étais presque honteux, et je cherchais fréquemment l'occasion d'entendre au moins quelques-uns de ces sifflements qui, dans ma jeunesse, avaient été ma mu-

sique ordinaire. Je n'y parvins pas. Partout où je me transportais, sur le terrain même d'une action, le feu de l'ennemi cessait comme par enchantement.

Je me rappelle qu'un jour, à la troisième des sanglantes attaques de Plewna, je quittais l'état-major de l'Empereur, de compagnie avec le colonel Wellesley, l'attaché anglais, pour vous transporter à l'une de nos batteries qui échangeait un feu d'enfer avec la redoute de Grivitsa. A peine avions-nous quitté nos chevaux, mis pied à terre et nous étions-nous enfoncés dans le taillis où se trouvait la batterie, que le feu des Turcs cessa soudainement, pour ne reprendre qu'après notre départ, une demi-heure après, bien que nos pièces n'aient pas un seul instant ralenti leur tir !

J'essayais aussi deux fois d'assister de près au bombardement de Giurgiewo, que le feu incessant de Rustchuk a mis presque en ruines. J'y séjournais une fois toute une nuit et ensuite une demi-journée, pour voir quelque chose. Tant que je fus là, l'on se fût dit, sauf les dégâts accumulés, au sein de la paix la plus profonde ; dès que j'étais parti tout recommençait. Quelques jours après ma seconde visite à Giurgiewo, le colonel Wellesley qui ne faisait qu'y passer, eût une partie de son bagage détruit par une bombe qui, transperçant le toit de sa maison, mit également en pièces deux soldats qui s'y trouvaient,

Je ne puis croire que tout cela ait été le résultat du hasard. C'était trop constant, et trop positif. C'était assurément *magique* ; d'autant plus que la personne qui me protégeait aussi efficacement est l'un des plus puissants maîtres de l'olcultisme professé par les Théosophistes.

Je raconterai, par contraire, le fait suivant qui arriva au siège de Silistrie, en 1854. Un général du génie, russe fort distingué, qui conduisait nos approches, était un fervent spiritualiste, mais avait le tort de croire que tout ce que lui donnait la psychographie, était inspiré par des Esprits supérieurs. Dans la circonstance, les Esprits lui avaient prédit qu'il reviendrait de la guerre couvert de gloire et sans être seulement blessé ! Il s'exposait donc ouvertement, follement, au feu de l'ennemi, si bien qu'à la fin il eût une jambe emportée et périt peu de temps après.

Telle est la foi que nous devons avoir dans ces sortes de prédictions, et j'espère que mon récit servira de leçon. E. DE W.

Remarque. — Le dernier fait et les opinions de l'écrivain se raccordent parfaitement aux *principes* émis par Allan Kardec, qui sont

de n'accorder aucune créance aux soi-disantes prophéties des Esprits, par cette double raison que les Esprits supérieurs, seuls, peuvent avoir des données sur notre avenir, mais ne nous les communiquent généralement pas, pour ne pas infirmer notre libre arbitre ; tandis que les Esprits légers, toujours prêts à répondre, et au-delà, à nos questions, ne savent rien du tout, et ne peuvent que nous tromper.

Mais ce qui est arrivé au prince de Wittgenstein, lui-même, en 1877, vient moins, ce semble, à l'appui de la règle précitée, parce qu'il y a eu interposition de deux phénomènes différents.

Il est possible que la prédiction faite ne se fût pas réalisée ; mais qui sait, cependant, ce qui serait advenu sans la protection efficace et patente dont le prince reconnaît avoir été l'objet ?

Les mages antiques, si versés dans la connaissance des choses de l'Ordre spirituel, assuraient que la destinée individuelle, bien que tracée dans son ensemble, n'était point absolue dans le temps ; que lorsque l'on ne s'abandonnait pas, elle n'était point fatale dans tous ses traits, et que tels de ceux-ci pouvaient, sinon définitivement, du moins temporairement, être évités.

L'intéressante lettre qui précède suggère quelques remarques encore.

L'action, le commandement même d'un *adepte* sur les Esprits inférieurs sont certains, disent les Théosophes ; sans récuser cette opinion, ne peut-on penser que la prière, la demande d'assistance aux Bons Esprits peuvent produire de semblables effets ?

Quant à l'immixtion des Esprits inférieurs, des *Elémentaires*, peut être, dans le jeu sanglant des batailles, dans l'ardeur, la frénésie extraordinaire soudainement imprimée ici, la panique inexplicable, au contraire, occasionné ailleurs, dans l'invulnérabilité dont tels ou tels semblent revêtus, les incidents innombrables, enfin, qui naissent en pareil cas, je la crois indéniable.

Une étude, à ce point de vue, des événements précisément survenus autour de Plewna, en 1877, semble démontrer que dans ces *amas de fluides passionnels* accumulés depuis des années, sous le ciel de la Bulgarie, par les haines de race, de religions, et les compétitions politiques, il y a eu *large carrière pour l'action des invisibles*. (1)

(1) Voir : *Entre deux mondes*, œuvre médianimique de M^{me} Bourdin, publiée en 1874, où il est parlé de ces amas de fluides accumulés dans le S.-E. de l'Europe. Librairie des sciences psychologiques, 5, rue Neuves-Petits-Champs, au premier.

Sans vouloir, en effet, enlever à l'armée Turque un seul des hommages que sa valeur et sa mémorable résistance lui ont à jamais acquis, n'y a-t-il pas eu quelque chose d'extraordinaire dans le spectacle de cette armée Russe, si nombreuse, si bien organisée, si héroïquement vaillante aussi, arrêtée pendant des semaines, et un instant compromise, devant des forces inférieures, dans une vallée, à l'entrée d'une ville ouverte ?...

Pour beaucoup de Spiritualistes, il y a eu là une action occulte supérieure, providentielle si l'on veut, dont l'analyse reste à faire.

D. A. C.

Le Comte Adolphe Poninski

J'accomplis messieurs, et F. E. C. un triste mais salutaire devoir en venant vous parler d'un homme de bien, d'un infatigable propagateur du Spiritisme, de M. le Comte Adolphe Ladria Poninski, si apprécié par le Maître Allan-Kardec, et qui, pendant 10 ans, a soutenu ici la cause avec un dévouement et une intelligence toute particulière.

Ce lutteur de bonne volonté avait mérité depuis longtemps d'aller jouir des récompenses célestes, de prendre possession du domaine où résident les âmes sages et pures, qui ont courageusement travaillé sur la terre ; il priera pour nous, les éprouvés qui cherchons la voie sacrée du progrès ; il nous secondera en stimulant quelque noble esprit qui continuera son œuvre car nous sommes livrés à nos seules et faibles forces.

Sa mort a été touchante, exemplaire pour nous ; il nous affirmait dans ses dernières paroles, sa foi ardente dans la doctrine dont Allan Kardec fut l'apôtre le plus méritant, et que, fidèle même après la mort à cette saine croyance, il viendrait prier avec nous et nous enseigner à mieux connaître la vie fluidique dans laquelle on gravite éternellement pour bien connaître Dieu.

Il disait à sa fille chérie et à nous ! « Interrogez moi, mes enfants » ; et sa lucidité était sublime, car il nous répondait comme peut le faire un médium voyant et parlant ; en mourant, il récitait avec lenteur, et d'une voix forte et inspirée, des prières en vers et en langue allemande que sa fille a transcrits et qu'elle publiera avec d'autres ouvrages Spirites posthumes.

Le Comte Poninski appartenait à une ancienne famille princière de la Pologne ; il avait quitté ses biens et sa place comme membre de la chambre des seigneurs, en Gallicie, pour venir à Leipzig pro-

pager le Spiritisme et le véritable christianisme sacrifiant ainsi sa position et ses grandes relations.

Sa charité était extrême car il mettait en pratique la devise spirite ; les affligés de tous ordres qui le connaissaient bien étaient sûrs de trouver auprès de lui la plus énergique des protections, et de recevoir la presque totalité de ses revenus car il limitait ses besoins aux choses les plus simples ; il élevait l'âme des ouvriers en les engageant à être moraux, à mettre en exercice la force de leur volonté pour échapper à la misère et au désespoir.

Il est le fondateur du Spiritisme en Allemagne ; à Leipzig, il a créé la société Spirite « *Verein für Spirite studien* » ; malgré les railleries, la haine, les dédains des hommes de science et des journalistes, il a toujours combattu à découvert par la parole et par les actes dans notre ville contre du matérialisme Allemand. Il savait se faire respecter par ses adversaires.

Le Comte Adolphe Poninski était un véritable honnête homme, un apôtre qui honore la grande famille Spirite.

Son appui moral ne nous fait pas défaut car il vient à l'aide de mes médiums nous prouver sa présence et nous faire constater que son Esprit nous aide à continuer son œuvre.

E. L. KASPROVICZ.

président de la Société *Verein für Spirite studien*.

A Noumea, Nouvelle-Calédonie, est mort un homme de bien, très-éclairé, Spirite convaincu, M. Jean, procureur de la République ; il eut pu faire, par la suite, beaucoup de bien dans notre colonie, mais il laisse derrière lui des hommes de bonne volonté qui sauront choisir leur heure pour la bonne propagation.

Que Dieu reçoive cet homme dévoué, si honnête et si plein de franchise.

Le Spiritual Notes, vient de paraître, à Londres ; ce journal est l'auxiliaire de tous les cercles Spiritualistes ; il rend compte de tous les faits qui peuvent intéresser les partisans de la cause. Il insère les nouvelles utiles à chaque journal, moyennant une redevance.

S'adresser pour abonnements ou renseignements, à M. E. V. Allan, 11, ave'maria Lane à Londres, E. C.

Nous sommes heureux d'échanger avec cette feuille estimable.

Bibliographie.

Nous avons acheté un grand nombre de volumes du *Livre des Esprits, en Allemand*, par M. Delhez ; désireux d'être utile à nos lecteurs, nous vendrons cet ouvrage 2 fr. 50 port payé, et 2 fr. pris à la Librairie, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs. 2 vol. in-12.

Réflexions d'un orthodoxe grec sur la vie de Jésus, 0 fr. 25 port payé, au lieu de 0 fr. 55.

Essai Biographique sur le Médium Andrew, Jakson Davis, 0 fr. 50 port payé, au lieu de 1 fr. 10.

Sermons sur le Spiritisme, prêchés à la cathédrale de Metz, 0 fr. 30 port payé, au lieu de 0 fr. 55.

L'Encyclopédie magnétique, 7 vol., à 14 fr. au lieu de 28 fr., port 1 fr. 80 en plus.

L'Abrégé du Traité du Ciel et de l'Enfer, 2 fr. au lieu de 4 fr., avec le port, 2 fr. 30.

Les Méditations d'un penseur (2 vol.), 4 fr. au lieu de 8 fr., avec le port 4 fr. 60.

Le Sanctuaire du Spiritualisme, 2 fr. au lieu de 4 fr., port 4 fr. 30.

Force et Matière, 0 fr. 50 au lieu de 1 fr.

Introduction aux Etudes Swedenborgiennes, 0 fr. 50 au lieu de 1 fr.

Grands Mystères, 3 fr.

Dogmes nouveaux, 3 fr.

Le Doute, 3 fr. 50.

Vision du prophète, 1 fr. 50.

L'Esprit consolateur, 3 fr. 50.

Bustes d'*Allan Kardec*. en plâtre massif et bronzé, 0^m20 de hauteur, 3 fr. pris au bureau; 4 fr. avec emballage.

Cette réduction, bien réussie, peut satisfaire tous les groupes qui la désireraient et qui reculent devant la dépense à faire pour acheter un bronze artistique.

Trois Gravures par Victorien Sardou, 4 fr., port payé, reproduction de dessins médianimiques.

Recherche sur les Phénomènes Spirites

Il est regrettable, qu'une erreur de notre imprimeur, ait empêché le tirage de l'ouvrage de W. Crookes, intitulé: *Recherches sur les Phénomènes Spirites*; aujourd'hui, cet ouvrage est prêt, relié avec soin, et orné de gravures placées dans le texte pour permettre aux lecteurs de bien suivre les investigations du savant chimiste; nous l'espérons, cet ouvrage aura le succès qu'il mérite à tous les titres et lorsque nos adversaires voudront rire des hommes qui cherchent la vérité, ce livre, d'un membre de l'Académie Royale de Londres, pourra facilement les arrêter et les forcer à redresser leurs jugements.

De l'âme, et comment je fus trouvé par elle.

PAR EDWARDS MAITLAND.

Londres. — Trinsley frères éditeurs, 1877.

Ce livre remarquable écrit en anglais a du succès chez nos frères d'outre-Manche; il est relié et porte des images symboliques sur sa couverture.

L'auteur y relate des phénomènes qui sont du domaine de l'Esprit, il y élève l'âme en lui faisant dépasser les limites tracées d'ordinaire par les spiritualistes; autobiographique dans la forme, ce livre démontre qu'un esprit ordinaire livré à des études sérieuses, peut devenir un penseur intelligent capable de bien saisir ce qu'offrent les sciences abstraites, d'avoir l'intuition parfaite de la nature spirituelle, de recevoir les ordres d'un monde dont les Esprits ont acquis une grande supériorité morale et synthétique.

M. C. Maitland veut réduire à sa juste valeur les systèmes matérialistes et promulguer à nouveau l'antique et unique doctrine, « par laquelle les hommes seront sauvés, » c'est-à-dire: la doctrine de l'étude de l'âme qui tout à la fois est individuelle et universelle.

Soutenu par la force qu'il a pu acquérir, aidé par des influences dirigeantes les plus élevées, l'auteur est devenu un voyant et il prophétise; il a pour collaborateur une femme qui possède, paraît-il, des dons spirituels étranges car elle vient confirmer les inductions de M. E. Maitland et augmenter et diriger sa puissance de voyant soit au point de vue social soit au point de vue religieux.

Les sujets d'études réalisés ainsi dans leurs conséquences, résolvent les problèmes de notre être; La nature de Dieu; le but et la méthode de la création, de la rédemption; l'origine du mal; l'unité nécessaire et essentielle de la religion; l'universalité de l'âme et comme conséquence l'immortalité de toutes les créatures. Enfin les dogmes fondamentaux de la religion, leur forme originelle avant leur dégénération par les mains sacerdotales sont mis en lumière par une série de visions; l'exposé de ce système est fait avec simplicité et non sans grandeur.

M. E. Maitland est fort connu par d'autres ouvrages qui ont établi sa réputation comme écrivain et penseur intuitif, et par une série d'écrits qui établissent que sa préoccupation constante est la recherche d'une base solide pour sa conduite et sa foi raisonnée et consciente.

Nous trouvons dans *l'Ame et comment je fus trouvé par elle* la preuve qu'il y a un monde spirituel, et le moyen pratique pour posséder la faculté d'être mis en rapport avec ce monde ; la philosophie du spiritualisme telle qu'elle est exposée dans ce volume, ne tend rien moins qu'à être, si les hommes savent l'apprécier, le glas de mort des systèmes existants qu'ils soient religieux, politiques ou sociaux ; il faut, dit l'auteur, que nous en revenions à cette antique vérité : la suprématie de la sympathie et de la pureté sur l'égoïsme et sur la force.

Nous regrettons vivement que cette œuvre de M. E. Maitland et de son collaborateur ne soit pas traduite en Français ; nous sommes heureux de recevoir à nos séances la visite de ces spiritualistes distingués.

La Trilogie Spirite

Monsieur Augustin Babin, après avoir fait imprimer *Le Guide du Bonheur*, et notions d'Astronomie 1^{re} et 3^e partie de la Trilogie, vient de terminer la Philosophie Spirite, 2^e partie de la Trilogie, remaniée de telle manière que chaque lecteur puisse la trouver amplement détaillée dans ce volume.

Ainsi, se trouve complétée l'œuvre philosophique de M. A. Babin ; elle se compose de 4 volumes :

<i>Le Guide du Bonheur</i>	2 fr. et 2 fr. 35 port payé.
La Philosophie Spirite.....	2 fr. — —
Notions d'Astronomie.....	2 fr. — —
Le véritable catéchisme universel.....	2 fr. 2 fr. 30 —

Les ouvrages méritent bien que chacun les accueille comme de bons amis, des conseillers toujours sérieux et surs.

La Philosophie Spirite est dédiée au Maître Allan-Kardec en termes touchants qui honorent l'auteur.

OUVRAGES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE (recommandés).

Histoire des Camisards.....	3 fr. 50
Le Roman de l'avenir.....	3 fr.
Louis Hubert.....	3 fr.

Almanach Spirite pour l'an 1879, 0 fr. 45 port payé. L'auteur, dans 70 pages en petit texte petit in-12, a réuni des matériaux instructifs et intéressants ; nous reparlerons de cette brochure, si bien comprise au point de vue de la Cause.

Une Histoire extraordinaire, Nisa, souvenir d'Égypte, poésie charmante, pleine d'humour, par M. René-Caillé, ingénieur, vice-président de la Société scientifique d'Études Psychologiques Spirites ; lisez ce charmant petit volume, admirablement imprimé, qui laisse dans l'esprit de douces joies et un point d'interrogation, 0 fr. 50 port payé.

Le gérant : H. JOLY.